

LES CAMPAGNES EN GAULE DU SUD-EST DANS L'ANTIQUITÉ TARDIVE ET LE HAUT MOYEN ÂGE

Las campiñas en el sudeste de Galia en la Antigüedad tardía y Alta Edad Media

Claude RAYNAUD

*Chargé de recherche au CNRS, UMR 154, Milieux et Sociétés en France méditerranéenne.
Archéologie et Histoire (34970, Lattes)*

Fecha de aceptación de la versión definitiva: 28-02-2002

BIBLID [0514-7336 (2000-2001) 53-54; 473-507]

ABSTRACT: Dans le Sud-Est de la France, vingt années de recherches ont approfondi la connaissance du monde rural de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge. La mise à jour vient autant de la révision des données textuelles que du perfectionnement des méthodes archéologiques et de l'élargissement des perspectives historiques. Du III^e au X^e s., émerge une évolution contrastée d'une région à l'autre. Tout en attestant une continuité dans l'occupation des terroirs, les fouilles éclairent les mutations du système de peuplement et des formes d'habitat. La christianisation apporte une autre contribution à la formation du paysage médiéval.

Key words: France du Sud-Est. Antiquité tardive. Haut Moyen Âge. Occupation des sols. Peuplement. Habitat. Christianisation. Paysage.

RESUMEN: En el sudeste de Francia, veinte años de investigación han profundizado en el conocimiento del mundo rural de la Antigüedad tardía de la Alta Edad Media. La actualización procede tanto de los datos textuales como del perfeccionamiento de los métodos arqueológicos y la ampliación de las perspectivas históricas. Para el período comprendido entre el siglo III y el siglo X emerge una evolución contrastada de una región con otra. Todo esto evidencia una continuidad en la ocupación de estas tierras, *las excavaciones (los registros?)* arrojan luz sobre las mutaciones del sistema de asentamiento y las formas de hábitat. El cristianismo aporta otra contribución a la formación del paisaje medieval.

Palabras clave: Francia del Sudeste. Antigüedad tardía. Alta Edad Media. Ocupación de los suelos. Asentamientos. Habitat. Cristianización. Paisaje.

Lorsqu'en 1978, P. A. Février dressait un état des "problèmes de l'habitat du Midi méditerranéen à la fin de l'Antiquité et dans le haut Moyen Âge", il soulignait l'ampleur des lacunes et le schématisme des interprétations, avant de poser les jalons d'amples recherches qui restaient à promouvoir (Février, 1978). Depuis lors les travaux n'ont cessé de se développer, éclairant chaque année de nouveaux pans de la trame historique et bouleversant l'image que l'on pouvait se faire de cette période méconnue. Un nouveau bilan est désormais possible et peut se fonder sur une documentation sans commune mesure, tant en qualité qu'en quantité, avec les matériaux rassemblés par Février, voici un quart de siècle.

Un bilan étoffé donc, et notablement nuancé, mais qui restera succinct dans le cadre de ce volume. J'ai resserré l'éclairage sur le monde rural mais il y aurait autant à dire du monde urbain, qui a bénéficié d'égaies avancées. Sur la ville, on se convaincra de la densité des informations nouvelles en consultant, par exemple, le travail consacré à la topographie urbaine d'Arles (Heijmans, 1999). A la campagne, j'évoquerai les principaux aspects de cette longue maturation, de cette mutation séculaire, sans pouvoir dans le cadre imparti donner mieux qu'un aperçu. Les citations bibliographiques, multipliées à dessein, sont là pour orienter le lecteur dans une production foisonnante et,

comme toujours, dispersée dans nombre de revues et d'ouvrages.

Dans l'espace, j'ai retenu comme cadre la Gaule du sud-est, qui à la fin de l'Antiquité était partagée entre les provinces de Narbonnaise I et II et de Viennoise, cadre ensuite profondément remanié par les royaumes barbares. Dans le temps, j'irai du III^e s., celui de la crise surmontée, jusqu'au X^e s., peu avant que ne s'établisse l'ordre féodal.

1. Développement des recherches

Incontournable et préalable à tout avancement des études, se posait le problème des outils de datation, rudimentaires jusqu'au début des années 1980. Ce fut la tâche du collectif CATHMA, sigle de l'association étudiant la "Céramique de l'Antiquité Tardive et du Haut Moyen Âge", à l'actif de laquelle on compte une dizaine d'études consacrées à l'élaboration d'un cadre de référence typo-chronologique. Résulte de cette activité l'avancement des connaissances sur la chronologie des mobiliers, particulièrement la céramique, qui a fait l'objet de nombreuses et régulières mises à jour (voir notamment CATHMA, 1993 et 1997; Pelletier, 1997), ainsi que le verre, omniprésent (Foy, 1995). Dans ce domaine, il faut faire un bref retour en ville pour saluer la contribution majeure des fouilles de Marseille, solide pivot de toute l'élaboration des données chronologiques (Bonifay, Piéri, 1995; Bonifay, dir., 1998). Un premier essai de Dictionnaire des Céramiques Antiques donnait une large place à ces productions tardo-antiques du Midi (Py, 1993), mais l'ouvrage, incomplet et désormais épuisé, sera réédité avec de substantielles mises à jour. En Rhône-Alpes parallèlement, une entreprise analogue a porté ses fruits, proposant un cadre de référence chrono-typologique couvrant la période du V^e au XI^e s. (Faure-Boucharlat, 2001: 53-75). Plus récemment, se développe un essai de synthèse sur *le mobilier métallique de parure*, bijouterie trop négligée jusqu'à présent, en regard des possibilités offertes pour la datation et pour la caractérisation des aires culturelles de la Gaule mérovingienne (Hernandez, 2001). Ainsi peut-on désormais proposer des

datations au demi-siècle, voire parfois au quart de siècle près, jusqu'au VI^e siècle inclus. Les repères faiblissent ensuite et font particulièrement défaut en ce qui concerne les IX^e et X^e s. Beaucoup reste à faire, notamment en ce qui concerne l'édition des sources céramologiques et de leurs typologies, sans cesse enrichies par les découvertes nouvelles, tandis que les datations s'affinent grâce à la systématisation des analyses par le radiocarbone (14C).

Cet affinement des critères chronologiques a marqué une étape décisive pour sortir les études de l'approximation et de l'amalgame longtemps pratiqués, ou du renoncement. Longtemps répulsive en raison des problèmes, réels ou proclamés, de datation et d'interprétation des données, la période devenait fréquentable par l'ensemble des chercheurs, hors du petit cercle des acharnés zéloteurs. Mais ce n'était pas tout. Par delà les raffinements chronologiques autorisés par les études céramologiques, il s'agissait, bien plus encore, de s'interroger sur la diffusion des productions artisanales, d'en suivre le flux et le reflux et d'ébaucher *in fine* une histoire des échanges, fort obscure jusqu'alors.

Les étapes suivantes furent scandées par les publications collectives qui donnèrent toute sa place à la transition entre monde antique et monde médiéval. La première fut la somme consacrée aux *Campagnes de la France méditerranéenne dans l'Antiquité et le haut Moyen Âge*, riche d'une série de bilans régionaux abondant, dans la longue durée du I^{er} millénaire ap. J. C., l'histoire du peuplement et des formes d'habitat (Favory et Fiches, dir., 1994). La même année paraissait une copieuse monographie sur l'oppidum de Saint-Blaise, l'un des sites majeur de Provence (Démians d'Archimbaud, dir., 1994). Dans le même temps, l'équipe du programme sur "l'occupation du sol en Gaule Narbonnaise" et du GDR 954 du CNRS, éditait progressivement un corpus des *Formes de l'habitat rural en Gaule Narbonnaise* qui rassemblait et éditait de façon rigoureuse une documentation jusqu'alors éparsée et inégale (Pellecuer, dir., 1993, 1994 et 1996). En 1995, le même groupe s'était réuni pour débattre autour des questions posées par *le III^e siècle en Gaule Narbonnaise* (Fiches, dir., 1996). En 1998, une nouvelle réunion, à

l'initiative de l'association AGER, réunissait les chercheurs autour du thème des *Campagnes de la Gaule à la fin de l'Antiquité*, colloque dont la publication livre une somme de rapports régionaux d'une large portée (Ouzoulias, Pellecuer, Raynaud et Van Ossel, dir., 2001). Enfin, c'est encore à une entreprise collective que l'on doit la récente synthèse sur *L'habitat rural du V^e au XII^e s en Bresse, Lyonnais et Dauphiné*, qui donne un riche dossier sur les confins septentrionaux de la Provincia, la Viennoise (Faure-Boucharlat, dir., 2001).

Parallèlement, la recherche s'approfondissait avec les thèses conduites sur l'occupation de plusieurs régions, le pays autour de Saint-Blaise, entre Arles et Marseille (Trément, 1999), le peuplement du haut Moyen Âge en Languedoc (Schneider, 1996, publication prochaine), ou plus récemment la basse vallée de l'Argens, en Provence orientale (Bertoncello, 1999, publication prochaine). C'est dans ce domaine du peuplement que l'on observe les plus nettes avancées, sur l'habitat rural et l'architecture privée d'une part, sur le peuplement et la vie des campagnes d'autre part, en particulier tout ce qui touche à l'économie domaniale, avec le travail magistral consacré à *La villa des Prés-Bas (Loupian, Hérault) dans son environnement* (Pellecuer, 2000, publication prochaine).

Un autre enrichissement enfin tient dans le fait que l'Antiquité tardive bénéficie désormais des regards croisés de spécialistes de l'Antiquité, qui suivent jusqu'à leur terme d'amples processus mis en branle bien en amont, et des médiévistes qui viennent puiser aux sources de la mutation médiévale. A ce carrefour les questions se croisent, les discussions se nouent, de plus en plus fructueuses, tandis que s'éloignent les visions schématiques.

A côté de l'univers matériel, se pose évidemment la question de la christianisation, abordée soit par l'étude des églises, soit sous l'éclairage des pratiques funéraires. Ces questions furent bien présentes dans les développements de ces dernières années, quoique de façon fort inégale selon les régions. En Toulousain, les nécropoles de Venerque et de Vindrac (Tarn) ont livré de riches séries documentaires, parfois étayées par des études anthropologiques, mais les publications

se font attendre (Vidal, 1987; Bessou, 1987). L'analyse des pratiques funéraires constitue un thème dynamique en Languedoc, avec la fouille de plusieurs nécropoles autour de Lunel-Viel (Garnotel et Raynaud, 1996), ou sur le site épiscopal de Maguelone (BSRLR, 1999: 133-134). La situation n'est pas aussi avancée en Provence où les données demeurent clairsemées, hormis la publication de la fouille ancienne de Cadarache (Pouyé *et al.*, 1994). En Dauphiné, on dispose de l'ambitieuse synthèse réalisée autour des fouilles de Saint-Julien-en-Genevois (Colardelle, 1983), suivie par une étude locale conduite autour de Larina (Porte et Buchet, 1985). Plus au nord encore, aux confins de la Provincia, la belle monographie consacrée à la nécropole de Sézég nin reste un cas rare d'analyse exhaustive (Privati, 1986).

Déséquilibre aussi pour ce qui touche aux questions d'architecture religieuse, comme le montre l'atlas des *Premiers monuments chrétiens* (Duval, 1995). En Provence, le sujet occupe une place bien marquée, avec une série d'églises rurales minutieusement analysées. Plus au Nord, c'est essentiellement en Genevois que l'on dispose de précieuses données sur les églises paléochrétiennes et sur leur place dans la société rurale (Bonnet, 1994; Colardelle, 1983). Le contraste est flagrant avec la partie occidentale, en Languedoc où les travaux demeurent moins avancés, mais l'étude récente des églises Sainte-Cécile de Loupian de Maguelone, celles de Saint-Geniès et du Roc de Pampelune, commence à livrer des documents.

Après l'évocation des axes de recherche, j'en viens aux principaux acquis dans les quatre domaines évoqués: habitat et vie rurale, peuplement, productions et échanges commerciaux, questions religieuses et funéraires enfin.

2. Habitat et vie rurale

Voilà un domaine d'élection des recherches régionales, qui ont su conjuguer l'apport de nombreuses fouilles de sauvetage et de trop rares fouilles programmées. Les avancées les plus sensibles concernent d'une part l'évolution des *villae*, d'autre part le corpus des bâtiments d'habitation ou

à vocation agricole, enfin l'émergence de formes nouvelles annonçant le haut Moyen Âge.

2.1. Heurs et malheurs de la villa

Longtemps négligée dans le Sud-Est gaulois, l'étude des *villae* gallo-romaines a franchi ces dernières années une étape décisive avec la multiplication des études de cas et le déploiement de fouilles extensives. Livrant des ensembles complets ou très largement reconnus, les fouilles renouvellent profondément la documentation et l'approche du problème. Les travaux de fond récemment conduits renouvellent sensiblement notre documentation et soulignent les lignes de force d'une évolution longtemps méconnue. Plusieurs bilans rassemblent ces acquis, qu'il s'agisse des questions posées par la "crise" du III^e siècle (Pellecuer, 1996) ou de l'évolution aux IV^e et V^e siècles, qui a fait l'objet de synthèses sur la Provence, la vallée du Rhône et le Languedoc (Ouzoulias, Pellecuer et Raynaud, dir., 2001).

En Languedoc, la *villa* de Saint-André-de-Codols, près de la ville de Nîmes (Gard), constitue l'une des études les plus complètes. Après des débuts modestes au I^{er} siècle, où l'établissement conserve une vocation essentiellement agricole, la fin du II^e s. est marquée par une extension considérable. Les bâtiments doublent leur étendue et s'organisent de façon monumentale, en quatre ailes encadrant une vaste cour. L'ensemble occupe au III^e s. près de 8000 m², avec une aile résidentielle, des thermes et de nombreuses dépendances agricoles, parmi lesquelles une installation oléicole ou vinicole. Sous cette forme, la *villa* poursuit son existence jusqu'à la fin du IV^e siècle, l'abandon intervenant à une date incertaine, au V^e s. L'histoire du site révèle ensuite des réoccupations ponctuelles et temporaires, au VI^e s. puis dans le haut Moyen Âge, mais la rupture avec la *villa* antique est bien consommée lorsqu'émerge un nouveau pôle agraire au XI^e siècle, la *villa* de Codols, chef-lieu paroissial (Pellecuer et Pomarèdes, 2001).

Toujours dans la cité de Nîmes, la *villa* de la Ramière (Roquemaure, Gard), intégralement fouillée elle aussi, suit une évolution analogue: d'abord modestes, les bâtiments reçoivent une

aile résidentielle et doublent de surface entre la fin du II^e s. et le milieu du III^e s., pour occuper 1 ha. Puis l'établissement connaît une mutation, lorsque l'organisation primitive et unitaire, vers la fin du IV^e s., disparaît au profit de plusieurs petits édifices où se développent, au V^e s., des activités artisanales, poterie, forge, un habitat et de nouvelles activités agricoles. Se dessine alors, dans l'ancienne *villa*, une occupation "polynucléaire", sorte de hameau éphémère, qui s'efface progressivement aux VI^e et VII^e s. (*ibid.*). Dans ce cas, la *villa* n'aura aucune postérité médiévale.

Plus à l'ouest, la *villa* de Loupian (Hérault) révèle d'autres lignes encore, quoique assez voisines des sites précédents: premier établissement modeste, à l'époque républicaine, extension de la partie agricole au haut Empire, embellissement et monumentalisation au IV^e et au V^e s., mutation au VI^e s. avec un habitat plus diffus, puis abandon (*ibid.*). D'autres fouilles, plus restreintes dans l'espace, confirment cette longévité. Une fouille de Montagnac (Hérault) fournit les indices d'une occupation prolongée de la *villa*, peut-être continue jusqu'au haut Moyen Âge (Mauné et Feugère, 1999). Dans les dépotoirs du VI^e s., déchets de faune et outillage métallique attestent l'intensité de l'activité agraire sur le terroir alentour. Même continuité à Nissan, où une fouille encore partielle révèle des aménagements aussi tardifs, confirmés par la découverte d'un monnayage carolingien (BSRLR, 1994: 134-135; BSRLR, 1995: 114-115). Continuité encore sur la *villa* de la Domergue, près de Béziers (Hérault), où l'on peut observer une occupation jusqu'au V^e siècle, puis une réoccupation dans le haut Moyen Âge (BSRLR, 1994: 138-139).

Vers les Pyrénées en revanche, le Roussillon révèle une plus forte érosion des *villae*, dont une sur cinq seulement subsiste autour du chef-lieu Château Roussillon/*Ruscino*. Lien ou simple concordance, effet ou cause?, doit-on mettre ce déclin massif avec celui, concomittant, de la ville de *Ruscino* qui se dépeuple dès le I^{er} s. et perd même son statut de colonie? Problème environnemental au contraire (ou de surcroît?), que l'on pressent dans l'ampleur de l'alluvionnement observé sur les terroirs voisins? Le lien avec la dynamique urbaine s'impose plus fermement si l'on évoque la ville voisine d'Elne/*Illiberis*, qui prospère dans

l'antiquité tardive, capte le statut d'évêché et voit ses *villae* persister jusqu'au début du Ves. (Pellecuer et Pomarèdes, 2001: 511). Ce n'est pas ici le lieu, mais il faudra évidemment s'interroger sur cette question des rapports ville-campagne, nul processus n'émergeant de façon autonome.

En Provence, le bilan s'avère tout aussi contrasté, avec une nette stabilité des établissements domaniaux dans le Var, où 80% subsistent encore au Ve s., tandis que 40% seulement se maintiennent dans la vallée du Rhône. L'évolution est tout aussi nuancée dans l'évolution du cadre de vie, par exemple dans les *villae* de la plaine de Pardigon, près de Cavalaire (Var), ou encore à Saint-Julien-les-Martigues (Bouches-du-Rhône) au Ves., où les ailes monumentales se trouvent fractionnées, en partie abandonnées ou réaffectées à d'autres usages, avec là encore de nouvelles constructions (Congès et Lecacheur, 1994; Carru *et al.*, 2001). C'est un cas différent à Saint-Martin, près de Taradeau (Var), où le bâtiment résidentiel est transformé en bâtiment agricole après le départ du maître, sans que l'on retrouve une occupation paysanne (*ibid.*). La *villa* de Saint-Pierre, à Eyguières (Bouches-du-Rhône), révèle encore un scénario distinct, d'abord dans la construction de la *villa*, exceptionnellement tardive puisqu'elle semble intervenir vers la fin du III^e s., succédant à une *villa* voisine, alors désertée. La plus grande extension est atteinte au V^e s. avec la construction d'une aile balnéaire. Puis viennent les restructurations, les constructions périphériques, mais l'établissement semble occupé sans interruption jusqu'au X^e s., avant la désertion que l'on met en relation avec le regroupement de la population au *castrum* voisin de Roquemartine (Pelletier et Poguet, 2000).

Vers le nord, la moyenne vallée du Rhône révèle, comme en Provence, une plus forte érosion des établissements domaniaux, mais le bilan reste à préciser. A l'exemple de la *villa* de Saint-Vincent, près du chef-lieu de la cité des Tricastins, désertée dès le II^e s. et très ponctuellement réoccupée au V^e s., on peut opposer le cas de la vaste *villa* de Saint-Romain-de-Jalionas où, sur près de 5 ha, l'occupation se perpétue jusqu'à la fin du XIV^e s., après la mutation décisive que constitue, au V^e s., l'installation d'une nécropole et d'une église (Ode et Odier, 2001).

Ainsi s'affirme et se nuance la continuité d'occupation des centres domaniaux durant l'Antiquité tardive. La "crise du III^e siècle" –en réalité celle du II^e s.– se solde par l'abandon de 10% seulement des *villae* recensées, les autres poursuivant leur existence (Pellecuer, 1996). Ces premiers abandons n'en marquent pas pour autant le début d'un déclin inéluctable, puisqu'au V^e s. encore, près de 80% des établissements demeurent occupés (Pellecuer et Pomarèdes, 2001). La pratique de vastes fouilles, de même que l'attention portée aux ultimes traces d'occupation, labiles et souvent dégradées, livrent de premiers éléments qui éclairent la mutation. Dans un premier temps la prospérité des établissements se marque, au III^e, au IV^e ou encore au V^e s., par la monumentalisation des bâtiments. Cette période de prospérité régionale, marquée dans quelques *villae* par des réalisations luxueuses, ailes résidentielles ou parties thermales, ou encore à Loupian par la création d'un ensemble exceptionnel de mosaïques. Il n'y a rien là de bien nouveau si ce n'est que cette évolution, largement attestée en Méditerranée, restait à établir en Gaule Narbonnaise. Ce qui est plus notable, c'est d'observer que ces installations domaniales, tout en étendant largement leurs constructions, ne connaissent nulle part la profusion observée dans le Sud-Ouest, par exemple. Couvrant initialement quelques milliers de mètres, les édifices occupent à partir du IV^e s. autour d'un hectare, exceptionnellement deux. On en vient donc à renoncer au schéma latifondiaire, qui aurait découlé d'une concentration des terres autour de quelques grands domaines. Cette concentration au demeurant, pouvait difficilement s'effectuer dans la mesure où l'essentiel des établissements demeuraient occupés. Ce schéma fonctionna peut-être en certains cas, comme dans la plaine de Pardigon (Var) où les indices architecturaux suggèrent effectivement une concentration de la production (Congès et Lecacheur, 1994), ou encore à Loupian où la *villa* semble accroître son emprise aux IV^e et V^e s., du fait de l'abandon des établissements voisins (Pellecuer et Pomarèdes, 2001: 527).

Stabilité le plus souvent, concentration dans des cas exceptionnels, l'économie des *villae* semble donc dominée jusqu'au début du V^e s. par

une certaine continuité des centres domaniaux. Les changements se multiplient ensuite, mais par touches successives et de façon très diversifiée. Au cours du V^e s. ici, au VI^e s. ailleurs, certains établissements se trouvent délaissés mais dans la plupart des cas une occupation persiste, sous une forme largement ou totalement distincte du cadre primitif. Si l'on s'en tient à l'expression architecturale d'une certaine *romanitas*, qui s'épanchait jadis en vastes demeures aux espaces hiérarchisés, on est en droit de parler d'une rupture: la *villa* à la romaine s'efface effectivement, entre le milieu du V^e s. et le milieu du VI^e s. Exceptionnels sont les cas de plus longue continuité, comme celui de Saint-Pierre à Eyguières, où d'autres formes d'occupation se sont maintenues jusqu'au X^e s. C'est du moins le constat que l'on peut établir à partir des établissements connus par des fouilles préventives qui, ne l'oublions pas, interviennent uniquement dans des zones *actuellement* agricoles, et ne nous renseignent donc que sur les habitats désertés anciennement. Gardons à l'esprit la question des continuités plus longues encore, celles qui ont vu l'habitat persister jusqu'à nos jours. Saura-t-on jamais combien de villages, de hameaux ou de mas occupent l'emplacement d'anciennes *villae* qui n'ont cessé de s'adapter aux nouvelles trames du peuplement?

Cette limite méthodologique laisse évidemment toute latitude pour s'interroger sur le sens de l'évolution tardo-antique: continuité, rupture ou mutation? Lorsqu'ils ne sont pas totalement désertés, les grands bâtiments des *villae* se trouvent progressivement démolis ou amplement remaniés, tandis que leur succèdent des constructions plus diffuses, petits édifices en pierre et en bois, pièces anciennes ponctuellement adaptées à de nouveaux usages, cabanes excavées s'établissant dans les ruines. Ces formes de mutation et de réoccupation, rustiques et ponctuelles, apparaissent désormais plus nombreuses et plus complexes qu'on ne le pensait. S'affirme en particulier la persistance d'installations liées à la production agricole, qui invitent à s'interroger sur le devenir des centres domaniaux. Clochardisation, déchéance, telles étaient les idées traditionnellement avancées, tant que l'on demeurait dans une approche comparative avec les vastes bâtiments qui

avaient marqué les premiers états de la *villa*. Mais la superposition de ces constructions en un même lieu les rend-elle pour autant comparables? Cet amalgame entre les différents niveaux d'équipement rural que représentent d'une part les bâtiments, cabanes et appentis, et d'autre part la demeure des maîtres, tient-elle compte de la complexité des processus? Ces petites constructions rustiques, liées aux travaux agricoles, sont légion dans les campagnes antiques. On en recense de nombreux exemples, dès le haut Empire, depuis que l'archéologie a cessé de s'intéresser exclusivement aux réalisations de prestige que constituaient les grandes *villae* (Pellecuer, 1993; *ibid.* 1994). Mais qui songe à confronter telle mesure ou telle cabane à outils du I^{er} siècle à la *villa* voisine? C'est bien une myopie aiguë qui a longtemps fait prononcer à l'encontre des formes tardives de l'habitat gallo-romain, des jugements négatifs. Une fois la *villa* abandonnée et le mode d'exploitation transformé, il se passe sur ces sites autre chose, que nous ne comprenons pas toujours faute de pouvoir en insérer les vestiges dans une hiérarchie et dans un système d'exploitation du sol.

L'interprétation traditionnelle, celle d'une réoccupation de squatters vivant sur le pays (mais comment, si l'on ne cultive plus?), sans rapport avec les capacités productives, cède donc du terrain à l'idée que ces nouvelles formes architecturales témoigneraient d'un nouveau système agraire. Vaste problème, que l'on ne perçoit encore que fort mal et auquel la documentation archéologique n'est pas forcément la mieux à même d'offrir des réponses. Essayons quand même...

Avant que ne s'opère l'ample mutation du cadre de vie, les transformations architecturales de la *villa* de Loupian nous mettent sur la piste d'une réorganisation agricole. Au IV^e s. déjà, le chai où était stocké le vin depuis le haut Empire, se trouve modifié et perd la moitié de sa capacité. On peut donc déduire une baisse drastique de la production viticole puisqu'aucune construction nouvelle ne vient combler cette réduction (Pellecuer et Pomarèdes, 2001: 519-520). Ne parlons pas de crise alors: l'établissement se dote aussi d'un vaste système de chauffage et il recevra quelques décennies plus tard ses somptueuses

mosaïques. A l'évidence, la *villa* s'adapte au nouveau cadre du marché: le vin se vend moins bien, probablement, et l'on en tire les conséquences. L'hypothèse est d'autant plus probante que dans l'espace libéré par cette transformation, sont bâties des étables: semble alors émerger une agriculture moins spécialisée, où l'élevage accroît sa part. Plus tard encore, au VI^e s. lorsque le maître délaisse la *villa* mais que subsistent des traces d'occupation, cette diversification agricole s'élargit-elle, entraîne-t-elle la fin du faire-valoir direct? L'exemple de la *villa* de la Ramière s'avère particulièrement suggestif avec le "hameau" de petits édifices qui s'y déploie à partir du V^e s., et je suis tenté d'y voir l'habitat de paysans fermiers, se partageant tout ou partie des terres du domaine. Dans cette hypothèse, la structure foncière pourrait se maintenir en l'état tandis que changeraient les rapports de production. Comme on a pu le noter en Genevois (Bonnet, 1994: 22), la *pars fructuaria* se disperserait alors, ce qui expliquerait notre difficulté à l'appréhender, et ce dont témoignerait le foisonnement, maintes fois observé en Languedoc, des minuscules établissements épars dans le terroir. L'abandon de la demeure, que l'on interprète traditionnellement comme un effet du déclin de la production agricole, pourrait exprimer aussi bien une évolution culturelle, les élites choisissant désormais de vivre en ville, ce qui entraînerait une mutation de l'exploitation. Ce processus n'implique donc pas automatiquement l'abandon des terres, ce qui pose la question de la persistance ou de l'émiettement du domaine dont la *villa* constituait jadis le centre de gestion. Etabli ailleurs, le maître pouvait développer une nouvelle mise en valeur reposant sur le fermage, dans le cadre d'exploitations familiales. Un exemple isolé, d'un intérêt exceptionnel, nous renseigne sur la forme que pouvait prendre le centre domanial où ne résidait plus le maître. Il s'agit de l'établissement du Camp des Armes, près de Millau (Tarn), où des fouilles récentes ont mis au jour un vaste ensemble d'édifices construits aux VI^e et VII^e s. autour de deux cours, sur près de 4.000 m². Par son ampleur et par sa relative cohérence, bien loin néanmoins de la rigidité des plans gallo-romains, l'établissement évoque l'idée d'un centre domanial d'un type nouveau, où l'on ne distingue pas

de partie résidentielle. Les vastes bâtiments évoquent des granges et des étables, encadrées de modestes logis rustiques, impression confirmée par la construction en pierre sèche, la couverture de lauzes et le mobilier domestique. Avec ses cours encloses et ses bâtiments de plan allongé, l'établissement pourrait correspondre au centre d'un domaine voué à l'élevage (Boudartchouk, 2000).

Mais on pourrait aussi envisager, ici où là, sous l'effet de partages familiaux ou de l'extinction d'une famille, que s'opère l'éclatement du domaine, partagé en tout ou partie entre de petites exploitations autonomes. Rien encore ne permet de trancher entre ces éventualités, qui n'ont d'autre ambition que d'offrir un cadre de réflexion pour approfondir l'étude. Les différents scénarios au demeurant pouvaient voisiner, l'un ou l'autre s'imposant selon les fortunes familiales, selon les choix opérés, le contexte du marché... A l'idée d'une rupture des structures sociales antiques, l'étude de l'habitat invite à substituer celle d'une évolution nuancée, pour laquelle L. Schneider (1996: 265-272) a proposé plusieurs scénarios à partir des cas languedociens. Retenant quatre situations distinctes, cette analyse met l'accent sur les formes de transition entre la villa antique et la villa carolingienne, qui se développent souvent sur des sites proches (Pellecuer, 2001: 526). Mais sous ces continuités topographiques, doit-on lire des continuités dans les rapports de production, la structure agraire, la structure foncière? S'ouvre ici la part difficile pour l'archéologue, qui ignore à peu près tout du statut des hommes et des rapports sociaux. Pour l'essentiel, les perspectives reposent sur une étude plus fine encore et plus systématique des formes d'habitat, dont le cadre de vie demeure le meilleur –ou le moins imparfait?– des révélateurs sociologiques.

2.2. Diversité et hiérarchisation des établissements ruraux

La position de la *villa* dans les campagnes n'était pas forcément celle, centrale, que l'historiographie lui accorde. Certaines régions comme la vallée du Rhône, le littoral du Var ou la cité

de Narbonne, connaissaient effectivement un réseau dense de ces établissements, qui assuraient l'essentiel de la production agricole. En d'autres secteurs, par exemple autour de Nîmes ou de Saint-Blaise, les domaines occupaient au contraire une position intercalaire, aux marges de terroirs organisés autour d'habitats groupés. Partout, s'imposait aussi la petite exploitation paysanne, trop longtemps négligée dans les études d'archéologie rurale.

2.2.1. Permanence de l'habitat groupé

L'historiographie de l'Antiquité romaine fut longtemps dominée par l'idée que le primat politique de la ville sur les campagnes, fondement du système colonial romain, aurait organisé le monde rural autour de la *villa*, modèle d'exploitation domaniale. Affaiblies ou dissoutes après la conquête dans le nouveau cadre politique, les agglomérations indigènes auraient perdu l'essentiel de leur fonction sociale et économique et n'occuperaient plus désormais qu'une position de relais, entre les domaines et la ville, dans l'accumulation et le transfert des richesses. Voilà par exemple ce qu'en disait Albert Grenier: "qu'est devenue leur population pendant le haut empire? Sans doute chaque famille ou de petits groupes de familles se sont-ils installés hors de l'oppidum sur la terre qu'ils cultivaient" (Grenier, 1934: 732). Cette interprétation reposait d'une part sur les sources juridiques romaines, qui accordent un rôle restreint aux communautés rurales, *vici* et *pagi*, et ignorent les autres formes d'agglomérations, et d'autre part sur la littérature latine, qui insistait particulièrement sur le modèle de la *villa* et du *fundus*. Ce schéma se trouve mis en question depuis une décennie, les recherches ayant revalorisé le dynamisme des agglomérations, qui pour la plupart se maintiennent après la conquête et se trouvent même relayées par de nouvelles créations.

En Languedoc, l'étude du cas de Lunel-Viel (Hérault), a révélé les étapes du passage de l'agglomération antique au village médiéval. Les fouilles conduites dans les différents quartiers autorisent une restitution globale de la chronologie et des états successifs de l'habitat, au cours

du premier millénaire (Raynaud, 1990). Au 1^{er} s. ap. J. C., autour d'un carrefour de chemins s'établissent des habitations, des édifices publics, tandis que la campagne alentour est densément aménagée pour son exploitation. L'agglomération se développe encore au II^e s. mais elle conserve une extension modeste, 2 ha seulement, la taille d'un village. Le III^e s. et la première moitié du IV^e s. sont une phase de mutation, marquée par d'amples transformations architecturales, en particulier dans les édifices publics qui perdent leur fonction initiale et accueillent de nouvelles habitations. L'habitat se déplace ensuite de quelques centaines de mètres vers le nord, à la fin du IV^e et au V^e s., mais il conserve une taille équivalente que l'on mesure grâce à la fouille de sa nécropole. Au V^e s. émerge un second pôle d'habitat dans le quartier Saint-Vincent, dédoublement confirmé par l'existence de deux nécropoles contemporaines, aux VI^e et VII^e s. C'est dans ce nouveau quartier que se fixera définitivement le village, après l'abandon de l'habitat du Verdier au cours du VI^{ème} siècle, après l'abandon de l'habitat gallo-romain. Recouvert par le village moderne, ce nouvel avatar devient difficile à observer en fouille, mais de nombreuses observations stratigraphiques, ainsi que la complexité des aménagements fouillés autour de l'église Saint-Vincent, attestent la continuité de l'occupation du VIII^e au XI^e s. Par la suite, mentions textuelles et nouvelles fouilles s'accordent pour montrer que le village s'est fixé définitivement aux XI^e-XII^e s., à l'emplacement où depuis il ne cesse d'évoluer.

Amplées et répétées, les mutations topographiques et architecturales n'amoindrissent pas la stabilité du village, et l'exemple de Lunel-Viel éclaire une série de cas comparables, en Languedoc, même si les fouilles peinent à se développer dans ce contexte où l'urbanisme moderne limite sévèrement l'approche archéologique. Malgré ces limites, la région nîmoise foisonne de cas analogues de cet habitat de plaine, qui dans certains cas plonge ses racines jusqu'au haut Empire, mais le plus souvent dans une strate de peuplement du IV^e s. Une enquête récente met l'accent sur cette vitalité de l'habitat groupé gallo-romain, qui n'a cessé d'occuper une place marquée dans la vie rurale. Mutations dans les anciens centres

ruraux, désertions, créations nouvelles, les formes sont multiples, et diverses les évolutions (Fiches, dir., à paraître).

Toujours en Languedoc, le développement des fouilles sur l'*oppidum* du Camp de César, à Laudun (Gard), met en lumière la permanence d'un habitat de hauteur, dont l'activité ne faiblit pas avant la fin du VI^e siècle (BSRLR, 1993: 68-69; BSRLR, 1994: 91; Goury, 1994: 55-60). Sur ce plateau dominant la vallée du Rhône, une vaste agglomération se développe depuis la fin de l'Âge du Fer. Autour du forum du haut Empire, en partie désaffecté mais qui semble encore utilisé comme place publique, se développe un groupe de constructions accolées aux anciens portiques et évoquant une fonction commerciale ou artisanale. Ces édifices d'allure modeste, sols en terre, murs en pierre sèche, connaissent leur plus intense occupation aux V^e et VI^e siècles. Boutiques ou ateliers, leurs activités sont suggérées par un mobilier diversifié, pesons de tisserand dans un bâtiment, bassin (de foulon, de teinturier?) dans une autre. Parallèlement, l'extension de deux nécropoles à inhumation témoigne de la densité de l'occupation sur le plateau, sans que l'on connaisse encore l'extension exacte de l'agglomération tardive. En l'état des recherches, il semble que les constructions de l'Antiquité tardive se développent en plusieurs noyaux, au tissu moins dense et moins régulier que les quartiers du haut Empire. C'est vraisemblablement dans la seconde moitié du VI^e s. ou au début du VII^e s. qu'intervient l'abandon, définitif: après un long hiatus, l'habitat médiéval s'établira dans la plaine. Mais cette longue continuité reste un cas peu fréquent, l'essentiel de l'habitat groupé ressortant de créations nouvelles, comme ce village au plan régulier de la vallée du Rhône, jadis dégagé à Lombren (Gard), fondé au V^e siècle et occupé jusqu'à la fin du VI^e (Mercier et Raynaud, 1995: 195-196). Prenant en compte la fréquence de ces établissements, L. Schneider a tenté d'affiner l'analyse et de hiérarchiser la documentation, en distinguant quatre types d'établissements (Schneider, 2001):

- des forteresses militaires, de statut public, tels les *castra pyrenaïca* défendant la Septimanie vers le sud et mentionnés lors de la fameuse guerre du roi Wamba, au VII^e s.;

- des agglomérations sommairement fortifiées, initiatives paysannes à l'exemple des établissements provençaux de Sainte-Propice (Velaux, Bouches-du-Rhône) ou Sainte-Candie (Roquebrune, Var);
- des fortins tels Piégu, dans le Var (D'Archimbaud 1980), Lombren ou d'autres cas encore, petits établissements de statut incertain;
- des agglomérations dotées de constructions importantes –église et/ou enceinte– pouvant traduire un statut administratif et public, comme à Saint-Blaise, en Provence, San Peyre et Pampelune, en Languedoc.

En dépit de la minceur de la série étudiée et de la rareté des fouilles, qui donnent aux documents une signification aléatoire, ce cadre présente l'intérêt d'ordonner différents plans trop souvent confondus: l'habitat, la défense publique ou privée, l'encadrement administratif. La défense des frontières fut bien une réalité durant deux siècles de conflits entre Francs et Wisigoths, et l'on doit s'attendre à en trouver la traduction dans la défense et peut-être l'architecture de certains établissements, dont l'identification archéologique reste à faire. Mais c'est sur l'aspect territorial et administratif que L. Schneider insiste particulièrement en relevant que les grandes agglomérations, principalement occupées ou réoccupées à partir du Ve s., pourraient prendre place dans le mouvement de réorganisation marqué, au V^e et au VI^e s., par la création de ressorts épiscopaux alors retranchés sur les anciennes cités. Après un long silence documentaire, certaines agglomérations tardo-antiques réapparaissent en effet comme chefs-lieux administratifs à l'époque carolingienne, les *castra* d'Anduze, *Mormellicum*, Cabrières, chacun centre de gestion d'une division territoriale, le *suburbium* au IX^e s., puis la viguerie au X^e s. Continuité, promotion récente, ou hasard de la documentation? Il se trouve que le *castrum* de Cabrières possédait déjà son statut lorsque Grégoire de Tours évoquait une expédition franque en 532 (*Hist. Fr.*, III, 21-23, 26-27). Depuis lors se développe un programme collectif sur ces formes d'habitat perché. L'étude la plus avancée concerne le Roc de Pampelune,

dans la garrigue montpelliéraine, où l'habitat a été dégagé sur 5.000 m². Sur ce relief enserré par une enceinte couvrant environ 2 ha, une église et son baptistère occupent le point sommital, tandis que l'habitat s'établit dans de vastes bâtiments rectangulaires, de construction rustique, au sein desquel l'espace demeure peu hiérarchisé (Schneider, 2001). Après une intense occupation aux V^e et VI^e s., l'agglomération est désertée pour des raisons encore obscures. En Roussillon, c'est à la série des fortins que se rattache le Pic Saint-Michel (Argelès-sur-Mer, Pyrénées-Orientales), site d'éperon qui a pu être identifié comme l'un des quartiers du *castrum Ultrera*, mentionné dès 673 lors de la relation de la guerre de Wamba (HGL, I, 178). Les recherches conduites par A. Constant confirment l'occupation du V^e au VII^e s., sur quelques centaines de mètres seulement, où deux petits bâtiments d'habitation sont en cours d'étude. Après un abandon, le *castrum* connaîtra une seconde occupation au IX^e s. (BSRLR, 2000: 162-164).

La Provence est tout aussi riche, avec en particulier le célèbre exemple de Saint-Blaise où une agglomération de hauteur se développe autour des églises Saint-Vincent et Saint-Pierre, du V^e au VII^e s. Les fouilles récentes, si elles ont livré une ample documentation céramologique, n'ont par contre guère éclairé la topographie du site et l'organisation de l'habitat (D'Archimbaud, dir., 1995). Dans le Var, un autre cas de figure apparaît grâce aux fouilles de Sainte-Candide (Roquebrune-sur-Argens, Var), où à nouveau des aménagements défensifs encadrent un habitat rustique, établi dans de petits édifices formant plusieurs noyaux, encore mal cernés (Bertoncello, Gazenbeek, 1997: 613-616).

Dans la haute vallée du Rhône, c'est un habitat plus cossu que révèlent les fouilles du Mont Musiège où, dans une enceinte interprétée comme refuge civil, furent anciennement mis au jour des constructions soignées, avec mosaïque et pièces chauffées. Occupé à la fin du III^e s. et au IV^e s., le site évoque, malgré la faiblesse de la documentation publiée, un établissement d'un certain niveau social, peut-être la nouvelle résidence de ces maîtres qui délaissent leurs *villae* dans les plaines? (Ode et Odier, 2001: 231). L'hypothèse

se précise avec la documentation plus dense et plus nette recueillie au Camp de Larina, dans l'Isère, où une vaste enceinte enserre un habitat occupé du VI^e au VIII^e s. Les fouilles, partielles, ont mis au jour un établissement au plan complexe, plusieurs fois remanié pour atteindre près de 500 m² dans sa plus grande extension. La construction reste rustique, avec des murs de pierre liés à la terre, des sols de terre et des toitures de lauzes, mais elle offre néanmoins un cadre de vie spacieux et très structuré, qui fait pencher vers la demeure d'un propriétaire aisé. L'auteur de la fouille envisage une forme de centre domanial entouré de bâtiments annexes et d'un habitat paysan, hypothèse qui malgré ses limites – la topographie interne de ce vaste site de 20 ha reste mal cernée – est à retenir pour nourrir l'idée d'un déplacement des élites vers les agglomérations (Porte, 2001).

C'est un processus inverse qui se dégage des fouilles entreprises sur le littoral languedocien près d'Agde, sur la colline d'Embonne, qui domine l'embouchure du fleuve Hérault. Occupé depuis le I^{er} s. av. J. C. par une *villa* qui, abandonnée au IV^e s., connaît au V^e s. des remaniements au sein des bâtiments du haut Empire, avec la construction de nouveaux bâtiments en pierre sèche, tandis qu'un puissant mur enserre l'habitat (Pomarèdes, 1992; BSRLR, 1992: 73-75). Le cas est donc hybride et témoigne peut-être d'une mutation aboutie, de la *villa* initiale au village tardo-antique. Pièces d'habitation, bergerie, grenier ou enclos évoquent essentiellement une activité agricole, dans de petites exploitations éparées sur l'ensemble de la zone enclose. Au terme d'une occupation régulière et étendue, le site connaît une désertion progressive au cours du VII^e s. Par son originalité due à la succession d'une *villa*, remplacée par un hameau ou un village perpétuant l'exploitation du terroir, cet exemple mériterait une exploration plus poussée, à même d'éclairer le processus socio-économique sous-jacent.

L'énoncé qui précède débouche sur l'idée d'une tendance au perchement des agglomérations, à la fin de l'Antiquité. La réoccupation des collines est en effet traditionnellement retenue comme un trait marquant de la période, qui connaîtrait un regain des formes préromaines de

l'habitat (Février, 1978: 222-227; Bourin, 1987: 47). Singularité régionale ou effet de l'information disponible? A la lumière des éléments nouveaux, on peut se demander si les données anciennes ne seraient pas faussées par un tropisme de la garrigue, l'attrait exercé par les reliefs ayant longtemps détourné les archéologues des régions de plaine. Si l'essentiel des fouilles d'agglomérations concerne effectivement des habitats perchés, n'est-ce pas du fait que ces reliefs, désertés depuis des siècles, s'offrent plus aisément au regard de l'archéologue que les établissements de plaine, qui eux se trouvent souvent masqués par l'urbanisme moderne? L'exemple de Lunel-Viel que j'évoquais plus haut, incite à la prudence: après les fouilles des années 1980, provoquées par l'extension du village moderne, l'occupation antique est aujourd'hui masquée par les constructions récentes. Autre exemple, celui de la Vaunage (Gard), où les inventaires anciens signalaient quelques perchements tardifs, tandis que la plaine demeurerait à peu près vide (Parodi *et al.*, 1987). Trois années de prospections systématiques dans la même zone ont depuis inversé les rôles: malgré la présence de reliefs s'offrant au perchement, moins de 5% des habitats tardo-antiques s'établissent sur les hauteurs et aucun n'y survit plus d'un siècle. Dans cette micro-région de la garrigue nimoise, les grands établissements tardifs, qui formeront plus tard l'ossature du peuplement médiéval, s'établissent tous en piémont, sur la ligne de contact des coteaux et de la plaine (Cl. Raynaud et F. Favory, travaux inédits). Sans prétendre à une révision aussi radicale dans toutes les régions, je veux néanmoins insister sur la nécessité de fonder dorénavant les analyses de peuplement sur des recherches systématiques, susceptibles de nuancer sensiblement les données anciennes. L'habitat perché connaît un indéniable regain de vitalité à la fin de l'Antiquité, mais au sein d'un peuplement complexe, il s'agit d'une strate seulement, que l'on est loin encore de situer dans la stratigraphie: un substrat, une couche médiane, une pellicule superficielle? L'enquête s'ouvre désormais. Quant à la population de ces fortins, villages ou agglomérations perchées, on est bien loin de cerner sa composition et ses fonctions: soldats en certains cas, riches possédants parfois, agriculteurs et éleveurs le plus

souvent, à n'en pas douter. Comme dans les *villae*, beaucoup reste à faire pour caractériser les formations sociales qui animent ces agglomérations, en plaine comme sur les collines.

2.2.2. L'habitat dispersé

L'archéologie des campagnes ne s'est intéressée que très récemment aux échelons inférieurs que constituent les fermes et les constructions agricoles. Inférieurs en effet par leur petite taille, ces éléments constituent aussi, par leur nombre et par leur ubiquité, le soubassement de l'économie rurale. De manière souvent fortuite, les fouilles de sauvetage ont livré ces dernières années une série d'établissements fournissant des éléments d'analyse. S'impose en première lecture un ample éventail des formes, depuis la cabane ou le bâtiment dont l'occupation temporaire trahit la fonction agricole, jusqu'à la ferme dont les bâtiments, amples et diversifiés, accueillent un centre d'exploitation occupé plus durablement.

Bien connues sont les réoccupations d'édifices anciens, à l'image de la ferme du I^{er} s. ap. J. C. fouillée à Cavillargues (Gard), délaissée au II^e ou au III^e s. puis réoccupée au IV^e s. C'est autour d'une cour que s'organisent des constructions au plan ramassé, sur près de 800 m² et dans un plan orthogonal. L'aménagement des pièces, l'outillage et la disposition générale révèlent une petite exploitation avec logement et pièces de travail, dont la réutilisation tardo-antique reste à analyser finement (CAG Gard, 2, 312-313; BSRLR, 2000: 71-73). Plus modeste, le bâtiment des Espéirau à Nages (Gard), illustre la remise en service d'une petite unité agricole. Construit au début du I^{er} siècle, l'établissement comporte un bâtiment rectangulaire s'ouvrant au Sud sur une cour enclose, l'ensemble couvrant moins de 300 m². A l'intérieur, l'espace est essentiellement dévolu à une pièce dont l'ampleur (41 m²) et l'absence d'aménagement domestique évoquent une étable. Abandonné au II^e siècle, l'établissement connaît une nouvelle occupation durant la seconde moitié du IV^e s., sans grand changement architectural: l'angle Sud-Ouest du bâtiment, défectueux, est arasé et rebâti, l'entrée se trouve rétrécie, un nouveau sol de tuileau recouvre la

terre battue de la cour. Ferme de rang modeste, bergerie annexe de l'agglomération voisine de Nages? Le statut reste discutable, mais il ne semble pas s'être sensiblement modifié entre les deux occupations (CAG Gard, 3, 515-517). La question se révèle plus complexe en ce qui concerne la réoccupation ponctuelle de certaines agglomérations gallo-romaines, à l'exemple d'*Ambrussum* où ont été exhumés les vestiges d'une petite habitation, plusieurs pièces associées à une cour. Datée du dernier tiers du IV^e siècle grâce à un abondant mobilier céramique et numismatique, cette installation est interprétée comme le logement de récupérateurs de matériaux, dans l'immense champ de ruines que constituait alors l'agglomération désertée depuis le III^e siècle. Cette lecture des faits n'exclut pas cependant d'autres fonctions, particulièrement celle d'une ferme exploitant un ancien terroir de l'*oppidum*. (Manniez 1998). Comme dans les *villae*, se pose une nouvelle fois le dilemme de la réoccupation: avatar négligeable de l'ancien habitat ou nouvelle forme d'exploitation?

Mais en bien d'autres cas les prospections révèlent, aux IV^e et V^e siècles, des créations nouvelles qui manifestent un regain de l'activité agricole. Lorsque les recherches sont menées avec la plus grande intensité, par exemple en Vaunage ou en Lunellois, on peut même affirmer que cette période représente, après le I^{er} siècle de notre ère, le plus vigoureux essor de ces petites installations (Raynaud 2001). Habitat, l'idée vient naturellement à l'esprit du prospecteur qui localise des vestiges de construction, alors que d'autres formes peuvent apparaître à la fouille. Ainsi à Das-sargues (Hérault) la cabane rectangulaire de 20 m² construite au V^e s., moitié en pierre sèche, moitié en bois et terre, sans foyer ni aménagement interne, n'a jamais hébergé que quelques outils et peut-être un ouvrier saisonnier, mais elle témoigne de la densité des constructions agricoles qui équipaient les terroirs (Garnier *et al.*, 1995, Fig. 34).

L'habitat dispersé, on le perçoit mieux à travers de premiers exemples de fermes de construction tardive. C'est une exploitation très modeste que révèle l'établissement des Coudoumines à Caramany, en Roussillon. Construit vraisemblablement au V^e s., un bâtiment en pierre sèche

de plan allongé, couvrant seulement 80 m², est partagé en quatre pièces et flanqué au nord d'un édifice annexe. La dégradation des murs et des sols interdit de départager au sein des bâtiments, les pièces dévolues à l'habitation et les parties plus appropriées à la production agricole. L'absence d'installation de pressage ou de stockage de denrées, invite à envisager une activité d'élevage, qui semble confortée par la découverte d'un "gros objet, interprété comme un fer à marquer le bétail" (sic). Au Nord du bâtiment, on a pu dégager les vestiges d'un atelier de forge: un petit four, abrité du vent dominant par un appentis. Plutôt qu'une production artisanale, cette installation sommaire évoque une activité domestique, liée à l'entretien de l'outillage de cette exploitation familiale (BSRLR, 1993: 136-137).

Dans la moyenne vallée du Rhône, l'établissement de Claveyssonnes (Drôme) livre une édifice plus vaste et plus élaboré, dont le plan ramassé se développe autour d'une cour, l'ensemble s'inscrivant dans un enclos qui couvre au total 2.280 m². Orthogonal et très cohérent, le plan entre pleinement dans la tradition gallo-romaine. Construit au III^e s. et partagé entre un logis, des pièces de travail, une cour et un jardin, l'établissement est remanié plusieurs fois jusqu'à sa dernière occupation, vers la fin du IV^e s. (Ode et Odier, 2001: 235-236). Plus modeste apparaît, dans la même région, la ferme de Bourbousson 3 (Crest, Drôme), construite au début du III^e s. et délaissée peu avant la fin de ce siècle. On retrouve là encore, mais d'une taille plus modeste, une organisation rigoureuse: le bâtiment du logis, incluant peut-être une étable, occupe l'aile nord d'un enclos dont les deux tiers sud forment une cour. L'abandon de la ferme, consécutif à un incendie, semble suivi d'une période d'inactivité, puis un nouvel édifice est bâti à quelques mètres du précédent, vers le milieu du IV^e s. Ses installations et son mobilier laissent envisager une auberge, ce qui s'accorderait avec l'emplacement, au carrefour de voies. Une nouvelle étape s'ouvre au début du V^e s. avec des remaniements architecturaux et des indices d'activité artisanale, ainsi que le creusement, aux abords, d'une cabane excavée. L'occupation s'interrompt avant la fin du V^e s., sans que

l'on en connaisse la cause (Ode et Odier, 2001: 233-235). Voilà un cas complexe donc, que je ne fais qu'évoquer mais qui révèle la vitalité d'un terroir où l'agriculture n'exclut pas une production artisanale, ni l'accueil des voyageurs. Plus au Nord, un exemple plus tardif est connu dans la vallée de l'Isère, sur le site du Bivan (L'Albenc; Faure-Boucharlat, 2001: 327-353). Sur les vestiges d'un bâtiment agricole du haut Empire, en poteaux et matériaux légers, s'élève au III^e s. une ferme plus structurée dont les murs de terre reposent sur des solins de pierre, et dont les bâtiments encadrent une cour tandis que des édifices annexes, sur poteaux de bois, se regroupent au Sud-Ouest. La ferme semble abandonnée à la fin du IV^e s., puis elle est amplement remodelée et réoccupée du VI^e au VIII^e s. Autour du noyau primitif, réutilisé, plusieurs ailes sont ajoutées, évoquant par certains traits la partie résidentielle d'une *villa* antique. Les édifices font appel à une construction mixte, alliant des pièces aux murs en pan de bois sur solins de pierre, tandis que les appartements sont réalisés en poteaux de bois. Pour la toiture, si l'on utilise ou réutilise encore quelques *tegulae*, le roseau ou le chaume semble dominer. Couvrant plus de 650 m², l'ensemble compose un plan ramassé, prolongé par une cour close par une palissade. Désertée durablement, la ferme du Bivan sera néanmoins réoccupée et une nouvelle fois transformée autour de l'an mille, comme on le verra plus loin. Voilà l'exemple le mieux connu, mais de tels établissements devaient être nombreux, comme celui très partiellement fouillé à La Garde (Communay, Rhône), où solins de pierre et trous de poteaux formaient l'ossature de la ferme des VI^e-VIII^e s. (Faure-Boucharlat, 2001: 321-325).

Revenons en Narbonnaise première pour observer la ferme du VI^e s. mise au jour à Dassargues (Lunel, Hérault), qui présente un autre exemple de ferme organisée autour d'une cour, ensemble plus modeste couvrant seulement 250 m². Mais l'évolution est sensible par rapport aux exemples précédents, tant dans le plan d'ensemble, peu élaboré et irrégulier, que dans la construction: les murs sont toujours en pierre, mais certains font appel aux supports de bois, tandis que sur le toit la tuile semble en passe d'être supplantée par le roseau. La rigueur gallo-romaine s'estompe dans

le plan pour céder la place à des formes plus souples, les différentes pièces se juxtaposant au gré des besoins, sans plan préconçu (Garnier *et al.*, 1995: 37-41). En Rouergue, aux marges de la province de Narbonnaise première, c'est un plan très voisin et une taille analogue qu'adopte l'établissement mis au jour dans la vallée du Tarn, à Creissels. Aux VI^e et VII^e s., une ferme se développe autour d'une cour, en deux bâtiments accolés: logis au Sud et grange-étable au Nord. Délaissée un temps (mais combien de décennies?), la ferme semble réoccupée et partiellement réaménagée au VIII^e s. (Requi, 2000).

De ce panorama hétéroclite et certainement incomplet, on ne peut encore dégager une classification qui permettrait de mieux cerner l'évolution des exploitations agricoles. Sans surprise, la diversité des formes nous renseigne sur la diversité des situations, depuis la petite annexe dépendant d'un établissement voisin, comme je l'envisage à Nages, jusqu'au centre d'une moyenne exploitation, à Cavillargues ou à Claveysonnes. La question se pose évidemment du statut de leurs occupants, que le seul cadre de vie n'éclaire pas de façon convaincante: saura-t-on jamais en quelles proportions petits propriétaires, tenanciers ou esclaves se partageaient ces établissements? Restons optimistes en considérant que la documentation est sortie de terre en quelques années, récentes, et que tout reste à faire pour l'interprétation des niveaux de vie et, peut-être, des niveaux sociaux. Dans le temps aussi l'évolution est sensible, entre les constructions des III^e et IV^e s., profondément romanisées, et les édifices des VI^e-VII^e s. où matière et technique manifestent un net changement, sans pour autant rejeter le legs antique. Un pas est franchi vers la construction médiévale, mais les jalons manquent ensuite pour suivre la mutation jusqu'au X^e s.

2.2.3. Formes nouvelles, à partir du V^e s.

Des cabanes excavées

Un élément nouveau fait son apparition dans le paysage, à partir du V^e s. Un élément discret qui ne devait guère attirer le regard puisqu'il s'agissait

de petits édicules à demi enterrés, des cabanes excavées. La forme en est connue de longue date et amplement attestée dans l'Europe du Nord-Ouest, mais c'est une découverte récente en Gaule méditerranéenne où, sans être rares, ces cabanes demeurent moins fréquentes qu'au Nord. Ces constructions s'établissent dans une excavation rectangulaire de 3 à 5 m de long, 2 à 3 m de large, pour 0,5 à 0,8 m de profondeur, et leur structure est portée par 4 à 6 poteaux, fichés aux angles, jusqu'à 10 poteaux lorsque la couverture est étayée au centre. Exigues et légères, elles marient la pierre sèche et le poteau de bois, la terre crue et le roseau, mais aussi la *tegula* pour la couverture, à Saint-Geniès-de-Liténis. Les premières découvertes ont eu lieu seulement en 1992 en Languedoc à Dassargues (Garnier *et al.*, 1995), mais elles se sont multipliées depuis lors. Attestées principalement du V^e au VII^e s., mais avec quelques cas jusqu'au X^e s., ces cabanes sont présentes en divers contextes, dans les ruines de la *villa* de Loupian (BSRLR, 1994: 126-127) ou dans la *villa* de la Ramière (voir supra), dans le village d'Embonne, à Agde (BSRLR, 1994: 118) ou près de la ferme de Bourbousson (Ode et Odier, 2001: 233), près de l'église de Saint-Geniès-de-Liténis (BSRLR, 2000: 146-148, Fs. 18) ou sur l'île de Maguelone (inédit, fouille G. Barruol/Cl. Raynaud), dans les champs de Dassargues (Garnier *et al.* 1995) ou près des silos de l'Ermitage à Paulhan (BSRLR, 1999: 140). En remontant la vallée du Rhône, la région lyonnaise en fournit d'autres exemples, en nombre croissant lorsque l'on gagne le Nord (Faure-Bouchard, 2001: 83-85), ou encore le Genevois, avec l'exemple de Sézégny (Monnier, 2001: 179). Curieusement, la Provence demeure chiche en découvertes mais c'est peut être un aléa des fouilles préventives, comme le montrent les cabanes établies au V^e s. dans les ruines de la *villa* des Toulons, à Rians (Var et Brun, 1999: 603), ou l'exemple plus tardif du Castellat de Cucuron, des environs de l'an mille. L'identification demeure cependant difficile, aucun trou de poteau n'ayant été repéré (Fixot et Pelletier, 1983).

Bien loin de constituer un inventaire exhaustif qui nécessiterait un examen critique d'interprétations parfois discutables, notamment lorsque l'on n'identifie aucun trou de poteau, ces

exemples révèlent un usage répandu, mais lequel? Dans les régions septentrionales où ces constructions ont fait l'objet de diverses interprétations, l'hypothèse la plus courante est celle d'installations annexes, caves, celliers ou ateliers associés aux fermes, mais on les trouve aussi, comme en Languedoc, isolées dans les champs ou au voisinage d'aires d'ensilage. C'est dans le même sens que s'orientent les découvertes méridionales. Une autre question est posée par cet ensemble de cabanes, celui de la signification culturelle d'une technique aussi singulière, qui ne répond à aucun antécédent gallo-romain ou protohistorique. Malgré sa rusticité, la construction de ces cabanes n'a donc rien de vernaculaire, si l'on en juge par leur vaste diffusion à l'échelle européenne. Ce constat retient souvent l'attention et l'on a proposé de voir dans cette technique un marqueur de l'expansion germanique, en considérant que le "modèle" se trouve le plus anciennement et le plus abondamment illustré en Europe du Nord-Ouest (Farnoux, 1995). Cette interprétation n'est pourtant pas évidente, et l'on peut retenir *a contrario* la rusticité et la simplicité du plan pour envisager une autre origine, par l'évolution de petites caves de tradition gallo-romaine, en Gaule Belgique (Van Ossel et Ouzoulias, 2001: 238). Cette seconde hypothèse reste difficilement recevable dans le Midi où ce type de cave constitue une rare curiosité, et seulement au haut Empire de surcroît. En conséquence, il paraît difficile d'envisager une évolution locale ou régionale, et l'idée d'un apport culturel septentrional demeure plausible, sans qu'il soit nécessaire d'invoquer un afflux ethnique direct. Sans pouvoir encore interpréter pleinement ce trait, retenons l'éventualité d'un transfert culturel dans le domaine architectural. C'est un fil, ténu, l'un des rares témoins archéologiques des échanges avec le monde mérovingien, qu'il reste à étudier en profondeur.

L'architecture de bois

Situera-t-on dans la même perspective le développement d'une architecture en bois, que l'on observe à partir du V^e s. dans le Nord de la Viennoise? A cette architecture à poteaux de bois

se rattachent les habitations du Ve s. mises au jour près des bâtiments abandonnés des *villae* de la Grange et de Vandœuvres, près de Genève (Monnier, 2001). A cette époque, les exemples demeurent isolés et il faut quitter la Viennoise et gagner les plaines de l'Ain et de la Saône pour observer une réelle densité (Faure-Boucharlat, 2001: 77-92). C'est seulement à la période carolingienne que le bois occupera une place accrue dans la construction, sans cependant jamais supplanter la pierre, comme nous le verrons.

Des édifices aristocratiques?

En Languedoc, deux fouilles révèlent des formes inattendues, invitant à élargir l'analyse de la stratification sociale et des situations régionales. C'est d'abord le cas d'un grand bâtiment dans les gorges de l'Hérault, près d'Aniane, mentionné au XVII^e s. sous le nom de "sale de Charlemagne" (sic) (Durand, 1992). L'édifice présente d'amples dimensions (24,3 m x 10 m) et conserve des vestiges imposants, pouvant atteindre 4 m de hauteur, avec des murs sont bâtis en moellons grossiers liés au mortier, en assises horizontales ou parfois en *opus spicatum*. La façade occidentale est rythmée par 7 fenêtres à ébrasement interne, disposition qui semble trahir une subdivision interne n'ayant laissé nulle trace. Deux sondages ont mis en évidence des couches de construction et d'utilisation de la fin du V^e s. et du début du VI^e s. L'édifice semble ensuite abandonné jusqu'à sa réutilisation comme bergerie au XVII^e s., qui explique probablement sa préservation (BSRLR, 1993: 96-97). La fouille du bâtiment demeure trop partielle pour que l'on puisse conclure encore sur sa fonction et ses aménagements internes, tout autant que sur son contexte. Une église pré-romane à chevet carré a été fouillée anciennement à quelques dizaines de mètres de là, sans que l'on sache si les deux constructions pouvaient coexister et s'insérer dans un ensemble plus vaste, associant un habitat à ces monuments. De toute évidence, nous sortons là de la construction domestique pour aborder une réalisation publique ou aristocratique, d'un type inédit. On peut par contre évoquer le cas du fortin de Piégu, dans le Var, qui présente des

similitudes avec l'édifice d'Aniane (D'Archimbaud, 1980: 84-88), ou encore les résidences palatiales de l'Europe du Nord-Ouest. Construction militaire ou résidentielle, peut-être les deux à la fois, la "sale de Charlemagne" n'a pas encore livré toutes ses informations.

Une autre question se pose avec la découverte, dans l'arrière-pays nimois, d'une maison sur la colline de San Peyre (Le Bouquet, Gard), siège d'une agglomération gallo-romaine encore mal cernée dans l'espace et dans le temps, à cause d'une végétation dense. A peu près complètement reconnu, le bâtiment s'inscrit dans un rectangle (16 m x 22 m) partagé en trois travées inégales qui se développaient sur deux niveaux pour s'adapter à une forte dénivellation. Edifiés en petit appareil irrégulier mais liés au mortier, les murs occupent une position intermédiaire entre la tradition antique et certaines constructions médiévales. Seules sont conservées les couches de trois pièces en entresol, dans lesquelles l'incendie qui marque la fin de l'occupation a provoqué l'effondrement des superstructures, notamment les vestiges de sols de tuileau de l'étage supérieur, ainsi que les tuiles de la toiture. Cette accumulation de gravats a favorisé la préservation d'un ensemble mobilier d'une qualité exceptionnelle, tant par sa quantité, sa rareté, que par sa datation à la fin du VII^e s. ou au début du VIII^e siècle. Destiné au stockage, ce sous-sol a livré une série d'amphores africaines et byzantines dans une pièce, d'abondants restes de céréales et de fruits carbonisés dans l'autre (CAG Gard, 2, 259-262; CATHMA, 1993: 150-151). L'*instrumentum* s'avère tout aussi riche et diversifié, forces, balance, pointes de flèche, vaisselle de verre, de céramique et de bois, ainsi qu'une abondante décoration de tabletterie et de bronze. Enfin, la découverte dans le même contexte d'un sceau portant une inscription islamique, à l'évocation du prophète, constitue un élément nouveau pour l'appréciation de l'influence arabe en Septimanie. Contacts commerciaux? C'est ce que confirme amplement la présence des amphores orientales. Présence plus durable? On ne peut s'empêcher d'évoquer la prise de Nîmes en 725 et la brève période d'occupation arabe, mais en déduira-t-on une présence effective des conquérants sur un site rural? Prudemment, les

auteurs de la fouille penchent plutôt pour une population aisée, peut-être aristocratique, intégrée dans les échanges méditerranéens et au fait de la nouvelle donne géopolitique. Présents sur le site, ou seulement représentés par l'intermédiaire de leur négoce, les nouveaux maîtres de la Méditerranée impriment leur marque d'une manière insoupçonnée jusqu'à présent. Verra-t-on dans le plan même de la maison, en rupture complète avec les demeures patriciennes gallo-romaines, le fruit de l'innovation locale ou au contraire une forme nouvelle d'acculturation? Longtemps clos faute de documents, le dossier de l'influence arabe en Septimanie s'ouvre à nouveau. La publication attendue des découvertes de San Peyre et l'extension souhaitable des fouilles sur cet habitat exceptionnel, permettront d'avancer dans cette enquête.

2.2.4. Premières données sur l'habitat carolingien

Après l'effritement des VI^e-VII^e s., subsistent dans le paysage quelques *villae* profondément transformées, offrant sur leur vieux site un visage neuf, quelques villages eux aussi en mutation, puis, disséminées et plus imperceptibles encore, des fermes. La "recomposition" du maillage et de l'économie des campagnes prend appui sur ce legs et voit émerger un nouveau paysage aux VIII^e et IX^e s.

Voilà l'image que suggèrent les premières données, mais il reste difficile de dresser une histoire continue et cohérente des formes de l'habitat rural. Cela tient à de multiples raisons, au premier rang desquelles on trouve le retard des recherches, bien loin d'être comblé. Entre en jeu aussi l'observation, vérifiée dans toutes les enquêtes, d'un étiage du peuplement du milieu du VI^e au IX^e s. Mais les fouilles récentes révèlent un autre frein à la connaissance, qui réside dans la fragilité des constructions et dans l'instabilité des établissements, interdisant souvent d'observer en un même lieu une évolution. Partout s'affirment ces traits marquants, tant en Languedoc (Schneider, 1996) qu'en Roussillon (Passarius et Catafau, 2001), en Rhône-Alpes (Faure-Boucharlat, 2001), et plus encore en Provence (Fixot, 1987: 679-680). Un fait majeur émerge ainsi, celui d'un

faible regroupement de l'habitat, après la désintégration des centres domaniaux antiques, avant le regroupement villageois féodal. Bien sûr, à Lunel-Viel et en d'autres villages anciens, la continuité s'affirme, mais justement à cause de cette stabilité, l'archéologie peine à dégager la documentation des constructions médiévales qui la recouvrent. Son terrain d'étude, l'archéologue le trouve en des lieux tôt désertés, où les vestiges demeurent accessibles.

La question de l'habitat a été déblayée par une mise à jour historiographique, à partir d'un riche dossier textuel (Bourin-Derruau, 1987; Parodi, 1992; Schneider, 1996; Durand, 1998). Partout les textes révèlent, au IX^e, au X^e s., un peuplement dense mais un habitat aux contours encore flous, en agrégats de maisons encore isolées les unes des autres, dans leur cours ou leurs enclos, le *casal* ou l'*exavus*. Pour l'archéologue, la question se pose désormais de cerner les formes d'un habitat localisé dans le cadre de la *villa*, terme dont on connaît les différents niveaux de signification, territoriale, fiscale ou foncière. L'habitat se groupe progressivement, à proximité d'une église, dès la fin du VIII^e s. en Lunellois, *in villa Adacianicum* (Garnier *et al.*, 1995: 3), puis les mentions se multiplient aux IX^e et X^e s. (Durand, 1998: 85-95). Quant aux bâtiments, le vocabulaire s'en précise seulement au X^e s. avec les termes de *casa*, *mansio* et *mansus* (Durand, 1998: 81-100), jusqu'à mentionner certains détails de la construction, comme ces maisons *a sissa coperta* décrites en Languedoc (*ibid.*: 355-356). Entre ces mentions souvent évasives et des données archéologiques rarement explicites, s'est instauré un va-et-vient scrupuleux par lequel se précisent les hypothèses. Ainsi émerge progressivement l'image d'un habitat rustique de faible extension, avec des édifices rectangulaires de 15 à 50 m², dont l'espace intérieur est faiblement hiérarchisé et les fonctions peu spécialisées, image éclairée conjointement par les textes et par le terrain. En Roussillon, les fouilles du Camp del Rey ont permis d'étudier le cadre matériel d'un manse du X^e ou du XI^e s., dont ne parle aucun texte mais qui éveille des échos dans la documentation régionale. Autour de petits édifices au sol excavé, dont les murs –peut-être de terre– étaient portés par des solins de galets, les

fouilles ont révélé un équipement agricole diversifié, silos à grains, four domestique, celliers excavés, ces derniers très mal conservés et d'interprétation aléatoire (Passarius et Catafau, 2001). Plus amples mais tout aussi rustiques dans leur architecture, se révèlent les fermes mises au jour sur le site d'Augery, près d'Arles, où se regroupent 20 à 30 "unités d'exploitation". Voilà un village en cours de constitution, au IX^e ou au X^e s., dans une architecture qui tranche sur les antécédents antiques: bois, terre et chaume sont les seuls matériaux (CATHMA, 1993: 144-145). Certes, la Camargue ne livrait pas d'autre solution locale, mais on ne peut en rester à ce déterminisme lorsque l'on sait que les fermes gallo-romaines du même secteur étaient bâties sur des fondations de pierre et utilisaient le bois seulement pour la toiture.

Bois et chaume, mais aussi pierre sèche, le tout bâti dans des encoches entaillant le rocher, tels sont les traits des "maisons" qui composent l'humble hameau du X^e ou du XI^e s. exploré en Luberon, au Castellans de Cucuron (Fixot et Pelletier, 1983). On ignore si ces constructions restent caractéristiques de cette région de basse montagne, ou s'il s'agit de formes plus largement répandues. Comme en Languedoc, comme en Roussillon, il s'agit d'un éclairage ponctuel, les séries de référence manquant cruellement.

L'état des lieux est plus riche dans la moyenne vallée du Rhône, où les fouilles préventives ont produit une documentation ouvrant une première approche sérielle (Faure-Boucharlat, 2001). Entre Valence et Vienne, du Rhône à l'Isère, aux X^e et XI^e s., partout s'affirme la prééminence de la construction de bois. A Meyzieu (Rhône), les fouilles de la Chapelle révèlent un groupe de petits édifices sur poteaux de bois, composant un ensemble difficile à interpréter: cabanes agricoles, modeste exploitation? Les vestiges ne sont pas toujours explicites. Les éléments sont plus parlants sur le site du Bivan (l'Albenc, Isère), où s'élève après un long abandon un nouvel établissement en rupture avec le plan et les techniques de la ferme mérovingienne évoquée précédemment. L'établissement, structure à poteaux de bois, murs de terre et couverture probablement végétale, s'organise autour d'un bâtiment principal de 25 m de long, partagé en trois

ou quatre travées et interprété comme maison d'habitation, qu'encadrent trois bâtiments annexes plus modestes, granges ou écuries. Ces constructions entourent une aire à découvert, cour dans laquelle sont creusés une vingtaine de silos. D'autres silos et d'autres fosses sont disséminés autour de cet ensemble, complétant l'équipement de cette exploitation agricole des environs de l'an mille, dont on a une vue d'autant plus homogène que l'occupation a été brève, de l'ordre de quelques décennies. A partir de ces données et avec des analyses palynologiques, les fouilleurs proposent d'identifier une activité assez diversifiée, céréaliculture dominante (peut-être), élevage (d'appoint?) et petit artisanat du cuir et du bois, à usage domestique. Plus au sud dans la vallée de l'Isère, c'est un bâtiment sur solins de pierre qui occupe le terroir des Matras, à Beau-regard-Baret (Drôme). Très mal conservé, l'édifice de plan rectangulaire n'a livré aucun aménagement interne qui permette d'analyser sa fonction: habitation ou bâtiment de ferme? Le contexte, mal cerné à cause des limites de fouille, reste malgré tout agricole. Toujours dans la vallée, quelques km vers le sud, l'établissement de Pourcieux (Chatuzange, Drôme) révèle 3 bâtiments à poteaux de bois, érigés près d'une vaste aire à silos. La minceur des indices d'ordre ethnographique, absence de foyer, sols mal conservés, peu de céramique, rend difficile l'interprétation, mais la subdivision des bâtiments en proportion d'un tiers/deux tiers, évoque un partage entre logis et étable, ou grange et étable, selon un modèle fréquent dans ce type de construction. Quant à l'activité des occupants, l'abondance des silos creusés à proximité suggère une céréaliculture développée, probablement associée à l'élevage.

Voilà donc de premiers éléments encourageants pour la connaissance du monde rural, même si les fouilles n'apportent pas toujours les indices décisifs pour répondre à la question de l'activité agricole, et moins encore à celle de la structure foncière. Il faudra patienter et compter sur l'enrichissement du corpus pour croiser des données nombreuses et préciser les interprétations. Cet habitat, dispersé ou en hameaux informels, ne doit pas cependant masquer la strate essentielle que constitue l'habitat villageois. Au village et

aux champs, les formes, les fonctions et le rythme d'occupation étaient-ils les mêmes? A observer les premiers éléments disponibles, on pourrait en venir à considérer un peuplement dispersé à l'extrême et toujours précaire, aucun des établissements fouillés n'étant occupé plus de quelques décennies. Sur cette durée d'occupation, notons le contraste opposant la durée des établissements gallo-romains, qui peuvent être occupés durant plusieurs siècles ou plus brièvement mais avec des réoccupations ou des réaménagements, et la précarité des occupations carolingiennes, généralement sans lendemain. Comparant ce qui est comparable, je ne parle évidemment que des petites "unités d'exploitation", laissant de côté *villae* et agglomérations, dont la plus large assise était à même d'assurer une plus longue durée. On pourrait être tenté d'interpréter ce contraste de façon littérale, en considérant la durée ou la répétition des occupations gallo-romaines comme le signe d'une efficacité et d'une durabilité du système agraire, tandis que la fragilité des occupations carolingiennes exprimerait une précarité de cette agriculture. Considérant non plus le destin singulier de ces exploitations, mais au contraire l'ensemble du système agraire, je penche pour une lecture inverse, remettant ces installations à leur place qui est seconde, marginale, conjoncturelle, ce qui me conduit à considérer l'histoire de ces petits établissements comme le contretype de l'habitat permanent, domaine, village ou agglomération. J'en viens ainsi à considérer le foisonnement de l'habitat dispersé comme la marque d'une phase de peuplement de "front pionnier", liée à l'aménagement et à la maîtrise des terres, tandis que le déclin ou l'effacement de ces établissements me paraît souligner un seuil de stabilisation du système agraire. Envisagée de la sorte, l'évolution de l'habitat dispersé tardoromain et mérovingien exprimerait un échec cyclique du système et le retour périodique dans les fermes isolées, pour reprendre en main les terroirs, tandis que l'abandon rapide et définitif des petites installations au X^e ou XI^e s. dénoterait l'ancrage des terroirs et de leur système de mise en valeur, polarisé autour de centres fixes et durables, villages et *castra*. L'impression reste floue, car les séries de référence demeurent minces et

les datations indécises, de sorte que l'on peut préférer à cette lecture "systémique" une interprétation plus conjoncturelle, invoquant famine, épuisement des sols, insécurité, cette dernière pouvant en particulier expliquer l'abandon des fermes isolées. Plutôt qu'une solution toute cousue, je voulais poser le problème, qui n'est pas simple et mérite une longue analyse. Selon la solution que l'on retient, naît une perception bien distincte de la maturation des campagnes médiévales, entre cohésion et fractionnement.

3. Peuplement et économie rurale

Le développement de recherches extensives et diachroniques sur l'occupation du sol constitue depuis deux décennies l'une des orientations majeures au plan régional. Suscitées conjointement par l'élaboration de la Carte Archéologique et par plusieurs projets de recherche, ces opérations englobent une dizaine de zones pilote, particulièrement en Roussillon sur littoral du bas Languedoc, en Provence dans le Var et autour de l'étang de Berre, dans la vallée du Rhône en Tricastin et Valdaine. Ce foisonnement a suscité un renouvellement de la problématique et des méthodes, les prospections traditionnelles se trouvant progressivement remplacées par une approche plus systématique, associant étroitement recherches sur le terrain, carto- et photo-interprétation, études textuelles et analyses statistiques. Plusieurs milliers d'établissements inédits ont ainsi été inventoriés, bouleversant en bien des points les connaissances antérieures. Les vestiges discrets de petits établissements agricoles, les occupations de périodes longtemps méconnues –fin de l'Antiquité et haut Moyen Âge, notamment– ont largement bénéficié de cette mise à jour. S'ouvrent ainsi des perspectives nouvelles pour cerner la part de l'Antiquité tardive dans la dynamique du peuplement régional (Raynaud, 2001).

3.1. Dynamique du peuplement

Dans le cadre d'un programme soutenu par la Communauté Européenne et portant sur l'impact

humain dans la vallée du Rhône, près d'un millier d'établissements gallo-romains ont été répertoriés, analysés, décrits et datés par une équipe rassemblant divers spécialistes et garantissant la cohérence d'une telle base de données, d'une ampleur sans précédent (Van der Leeuw, 1995). Les moyens mis en œuvre ont permis, en outre, d'insérer les données archéologiques dans un Système d'Information Géographique et d'accéder ainsi à de puissants outils de mesure et d'analyse statistique, à une cartographie automatique et à un croisement très poussé des données. Ainsi, on a pu mesurer la relation des traditionnelles données archéologiques, datation, durée d'occupation, mobiliers et matériaux, avec des dimensions spatiales, topographiques et environnementales, telles que la nature des terroirs, l'accès à l'eau, les réseaux de communication (Favory *et al.*, 1995; Favory et Raynaud, 2000).

Résumons l'apport de ces travaux à travers l'exemple de la cité de Nîmes, qui s'avère représentative de l'ensemble rhodanien, sans pour autant en résumer les nombreuses variantes locales. Les prospections et les fouilles menées depuis plusieurs décennies dans cette zone ont permis d'inventorier près de 300 établissements gallo-romains jusqu'en 1994, base d'analyse pour asseoir de solides interprétations (le nombre d'établissements recensés a presque doublé depuis, dans la même zone). En première lecture, ces données confirment la traditionnelle opposition entre le haut Empire, porteur d'un vigoureux élan au niveau de l'occupation des sols, et la fin de l'Antiquité, phase de décrue. Sous le feu croisé d'analyses plus poussées et de plusieurs fouilles, cette approche purement quantitative révèle pourtant un certain schématisme. En mesurant les phénomènes de peuplement, essor, stagnation ou déclin, au simple nombre de sites occupés, les chercheurs évacuaient traditionnellement une large part du problème qui ne pouvait être analysé sans une étude plus qualitative, tenant compte des fonctions de ces différents sites, de leurs tailles respectives et enfin de leur hiérarchisation. Le dialogue avec les géographes a ainsi favorisé la prise de conscience, chez les archéologues, de la nécessité de dépasser la simple comptabilité des sites occupés. Il s'agit désormais de pratiquer une

analyse des systèmes de peuplement, prenant en compte les notions de réseaux et de hiérarchie des établissements (Raynaud, 2001).

Cette évolution a provoqué un réexamen de la documentation, révélant les orientations singulières de chaque période. Tandis que le haut Empire manifeste une forte propension à l'émiettement dans une multitude d'établissements de taille restreinte et de brève durée, passant rarement le demi-hectare et le demi-siècle, la période tardive se distingue par le développement de la surface des sites et de leur durée, excédant souvent plusieurs siècles. Ainsi, l'opposition traditionnelle entre un haut Empire marqué par le foisonnement des installations rurales et un bas Empire placé sous le signe de la déprise agraire, cède le pas à la confrontation de deux systèmes de peuplement, l'un centrifuge, le second centripète. Entre ces deux moments, la "crise" du III^e s. perd de son acuité en s'étalant largement sur le second siècle, et prend plutôt l'allure d'une longue mutation. En près de deux siècles, la région étudiée perd près des deux-tiers de ses établissements. Depuis que la finesse des critères de datation autorise une certaine précision, la "crise" ne se limite plus aux fâcheuses décennies du troisième quart du III^e siècle. (Pellecuer, 1996b; Raynaud, 1996). Une série de fouilles sur de petits établissements désertés au II^e ou au III^e siècle, confirme d'habitat en ces lieux où se révèlent aménagements agraires ou abris temporaires liés au travail agricole (Favory *et al.*, 1994; Favory *et al.*, 1994; Pellecuer, 1993; *ibid.*, 1994). On doit donc cesser d'interpréter ces désertions comme autant de signes d'un déclin démographique ou agraire, pour envisager plutôt une transformation – insistons une nouvelle fois sur l'étalement des abandons – de la trame rurale. Cette mutation de l'économie rurale, progressivement recentrée autour d'habitats plus groupés, s'affirme dans l'agglomération de Lunel Viel où les fouilles soulignent l'intensification de l'occupation au moment où les établissements dispersés s'effacent (Raynaud, 1990: 282-285). La disparition de ces "annexes agraires", ainsi qu'on les caractérise désormais, ne rime donc pas forcément avec l'abandon des terroirs qu'elles ont contribué à coloniser, dans l'élan du I^{er} siècle. Il s'agit plus probablement d'un retour de balancier, d'une

modification dans l'organisation du système agraire au sein duquel, désormais, ces constructions perdent leur utilité. Après tout, jugerait-on la seconde moitié du XX^e siècle comme une période de déclin démographique et agricole, sur le simple argument que les mazets bâtis un siècle plus tôt aux quatre coins des terroirs, lors de la mise en place de la monoculture viticole, tombent en ruine aujourd'hui? A l'évidence, l'évaluation des faits économiques et démographiques ne peut se faire sur la seule comptabilité des points d'occupation.

A l'issue de la mutation qui s'étale du milieu du II^e s. au milieu du IV^e s., le peuplement de l'Antiquité tardive se caractérise désormais par des habitats plus vastes, plus durables aussi, occupant largement l'espace en investissant les terroirs littoraux et les vallées, tout en reprenant pied sur les reliefs, autour des agglomérations perchées. Pourtant, l'élan s'avère fragile puisqu'une nouvelle décrue s'amorce dès le V^e s. Dans les différentes régions étudiées, le peuplement atteint son étiage au VII^e et au VIII^e s., avec une ampleur différente et avec des décalages selon les régions, nuances qui peuvent aussi bien refléter des réalités locales que provenir de la documentation disponible (Raynaud, 2001: 252-254). Les causes de cet effondrement restent à éclairer. La piste la plus évidente reste celle de la peste qui frappe alors à coups redoublés (Biraben et Le Goff, 1969), mais les indices archéologiques n'apportent encore nulle confirmation, tandis que les travaux de géo-archéologie orientent aussi vers l'idée d'une période difficile au plan climatique (Berger, 2001). Les facteurs pouvaient être multiples, dans un processus encore bien mal cerné.

Il faut attendre le IX^e et surtout le X^e s. pour que s'opère un redressement, vif et soutenu jusqu'au XI^e s. Sur le littoral languedocien, le nombre d'établissements fait plus que doubler à chaque siècle et le peuplement regagne rapidement puis dépasse le niveau atteint au bas Empire (Raynaud, 2001: 254). Elan vigoureux et durable, qui débouche au XII^e s. sur un nouveau cycle urbain bien connu par les textes, et dont l'archéologie témoigne encore en étudiant la genèse des agglomérations castrales. Dans les terroirs encore et dans le paysage, le mouvement est sensible.

3.2. Terroirs et environnement

Si l'idée d'un recul généralisé du peuplement dans l'Antiquité tardive se trouve reconsidérée, l'examen détaillé confirme néanmoins l'abandon de terroirs entiers, certains coteaux du Languedoc, dans le Var ou en Valdaine, terroirs qui ne semblent plus réoccupés ensuite jusqu'à la croissance carolingienne. Au contraire, des zones vides ou peu fréquentées jusqu'alors, en particulier basses vallées, deltas et régions lagunaires, font l'objet d'une intense colonisation aux IV^e et V^e siècles (Raynaud, 2001: 268). Cette dimension se trouve confirmée par la découverte, lors de fouilles de sauvetage, de nombreux éléments de drainage et de mise en valeur de ces zones humides, à partir du IV^e siècle. Une étude de cas le révèle autour de l'habitat de Dassargues (Lunel, Hérault), où de vastes décapages ont révélé l'ampleur des aménagements agraires de l'Antiquité tardive (Garnier *et al.*, 1995). Cette colonisation tardive des zones humides est aussi manifeste en Provence, autour de l'étang de Berre notamment (Trément, 1999), sans que l'on en connaisse encore les ressorts: épuisement des sols sur les coteaux, "faim de terres" provoquée par un regain démographique, ou développement de l'élevage, auquel ces terroirs humides offraient des pâturages? Ce rééquilibrage s'avère durable en tout cas, la densité restant aussi forte dans ces zones basses du littoral méditerranéen, jusqu'à la fin du Moyen Âge. Les choix furent peut être différents vers le nord, dans la moyenne vallée du Rhône où l'on note une tendance à s'établir sur de faibles reliefs, à l'écart des zones actuellement humides, mais comme le note E. Faure-Boucharlat (2001: 23), les enquêtes ne sont pas suffisamment avancées pour que l'on puisse caractériser les transformations des terroirs depuis l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge. Dans la moyenne vallée du Rhône, le développement des études géo-archéologiques ouvre néanmoins des perspectives pour l'étude de la production agricole, en révélant une sensible évolution des conditions hydrologiques et pédologiques. Selon ces travaux, la région bénéficierait de bonnes conditions climatiques aux IV^e et V^e s., période marquée par une relative stabilité des géosystèmes, moins touchés qu'au haut

Empire par l'érosion et par les dépôts alluviaux (Berger, 2001: 378). S'ouvrira ensuite, de la fin du VI^e s. au début du VIII^e s., une nouvelle phase d'instabilité des sols, marquée par la reprise de l'érosion et par le colmatage des vallées, où se manifesterait une recrudescence des épisodes de crues. Climatique seulement, ou amplifiée par la pression humaine, l'évolution se trouverait atténuée dans certains secteurs comme la Valdaine (Drôme), peut-être grâce à l'extension des prairies, protégeant le sol du ruissellement. Dans ces études, l'ensemble des "marqueurs" environnementaux, palynologie, anthracologie, malacologie, micromorphologie, laisse augurer une mutation du système agricole, qui ferait désormais une plus large place à l'élevage. L'étude des déchets de consommation dans les habitats oriente elle aussi vers l'idée d'un essor de l'élevage ovin, du IV^e au VI^e s. (Leguilloux et Lepetz, 1996). Voilà une nouvelle perspective qui permet de réinterpréter la présence des *agri deserti*, mentionnés par les contemporains et longtemps interprétés comme signes patents d'une déprise agricole, et que l'on devrait plutôt interpréter comme une évolution du système agricole, faisant désormais une part plus large à la prairie, dans un paysage où l'on ne verrait guère progresser la forêt.

C'est donc une fois de plus vers l'idée de continuité qu'oriente l'étude –balbutiante– des terroirs. Continuité topographique, une nouvelle fois, et qui n'exclue pas d'amples réaménagements que dictaient les mutations techniques ou les choix agro-pastoraux. De cette continuité témoignent d'autres indices, comme ces fermes, ces aires à silos ou ces cabanes des X^e-XI^e s. qui s'établissent en respectant les linéaments du parcellaire des V^e-VII^e s., comme ces fossés qui épousent les orientations antiques. Les exemples abondent désormais, en Languedoc à Dassargues (Garnier *et al.*, 1995), à Paulhan (BSRLR 1999: 140), ou à Saint-Jean d'Aureilhan (Schneider, 1996: 306), dans l'Isère à l'Albenc (Faure-Boucharlat, 2001: 352), dans le Lyonnais à Communay (*ibid.*, 318). En ces lieux et d'autres encore, les fouilles révèlent l'imbrication ou la superposition des installations agricoles, souvent remaniées mais d'une densité qui témoigne de la continuité des travaux. Déçus parfois

de ne pas y trouver de vestiges plus spectaculaires de construction, désarmés aussi par la ténuité des aménagements et les difficultés d'interprétation, les archéologues ne semblent pas avoir jusqu'à présent tiré toute l'information livrée par cet équipement agraire dont le corpus, la définition critique et la périodisation restent à faire, contribution décisive pour une histoire des terroirs.

Ces terroirs, les textes nous les montrent bien structurés dès le X^e s., avec même un début de spécialisation des cultures, ce qui ne manque pas d'apparaître paradoxal à M. Bourin qui relève en contrepartie l'aspect inorganique de l'habitat qui en occupe le centre, "en villages de structure lâche" (Bourin 1987, 40-45). Le paradoxe n'est qu'apparent et ne s'impose qu'à l'observateur cherchant une forme figée, celle d'un habitat "groupé" alors qu'il n'est encore que "centré". Au centre précisément, l'habitat occupe le carrefour des chemins qui parcourent les terroirs, comme le montre l'exemple de Dassargues où ce réseau a été étudié (Garnier *et al.*, 1995). Au centre, c'est bien l'habitat qui désormais structure l'espace, et non plus la propriété comme le faisait le domaine gallo-romain (Wickham, 2001: 566-567).

3.3. Echanges, commerces

Etablissements nouveaux ou extension d'anciens pôles, dans la région montpelliéraine l'essor des habitats littoraux au IV^e s. résout la contradiction opposant l'effacement progressif du grand port de Lattes, à partir du II^e siècle, et l'accroissement sensible des échanges commerciaux avec la Méditerranée, à cette même date (Raynaud, 1990: 289-299). Ainsi la fonction portuaire, autrefois centralisée dans le site urbain, serait désormais dispersée entre une multitude d'établissements modestes qu'il reste à caractériser finement dans leur organisation et dans leurs fonctions. C'est une telle entreprise que conduit l'équipe œuvrant autour de l'étang de Thau, sur le site du Bourbou, près de Loupian (BSRLR, 1995: 110-111). Dans cette crique au bord de l'étang, un vaste entrepôt, un atelier de tuilier et d'abondants déchets amphoriques évoquent une

activité portuaire durant le I^{er} siècle de notre ère. Abandonné ensuite, le lieu est réoccupé aux IV^e et V^e s. On y trouve alors une installation plus modeste en apparence, qui voit se développer à côté de cabanes (de pêcheurs, de marchands?) l'aménagement d'un quai, ainsi que des remblais servant à stabiliser la ligne de rivage.

Plus encore qu'au début de l'Antiquité, le littoral méditerranéen assume un rôle de premier plan dans la vie régionale. Comprendrait-on sans cela le choix d'un îlot au milieu des étangs pour y ériger le nouvel évêché de Maguelone, au V^e siècle? La nouvelle cathédrale s'établit au sein d'un habitat groupé où l'on a recueilli plusieurs dizaines de milliers de fragments de céramiques africaines, hispaniques et orientales, signe d'une intense vie commerciale du V^e au VII^e s. (BSRLR, 1998: 174). Cette promotion touche d'autres agglomérations ou villes plus anciennes, qui sur le littoral reçoivent la dignité épiscopale: Agde, Toulon, Nice.

Déjà mise en exergue par les études céramologiques, l'intensité d'un commerce tardif largement ouvert sur la Méditerranée, prend ainsi toute sa signification. L'Antiquité tardive trouve désormais sa place dans des études en longue durée sur les questions commerciales et économiques. Une synthèse sur la question reste à promouvoir, mais de premiers essais limités mettent à mal les idées reçues en la matière. J'ai plusieurs fois souligné le paradoxe apparent d'une Antiquité tardive marquée, à partir du IV^e siècle, par un accroissement sensible des importations, à travers ce qu'en dit la céramique. Après le tassement durable de ces échanges sous le haut Empire, la courbe des échanges retrouve alors seulement son niveau antérieur à la période impériale. Relation de cause à effet? Inhibition de la consommation sous l'effet d'une économie coloniale orientée vers la capitalisation du produit de la terre, au haut Empire? Après la "crise" des II^e et III^e siècles, le tarissement des libéralités urbaines, l'affaiblissement de l'ostentation sociale jusqu'à lors exprimée dans l'épigraphie funéraire, l'affaiblissement du primat urbain, marqueraient la fin d'un modèle socio-économique hypertrophié (Raynaud, 1990: 289-299; Raynaud, 1996). S'ouvrirait alors une phase de croissance agraire plus

discrète mais combien plus durable. Fouilles et prospections en témoignent d'abondance: tous, partout, accèdent au marché, de l'habitat littoral jusqu'à la plus humble ferme des garrigues. Sans entrer encore dans le jardin d'Eden, le Midi gaulois connaît durant deux siècles l'une de ses plus longues phases de stabilité, en termes de peuplement autant que de production.

La rupture intervient seulement lorsque, au milieu du VII^e s., plus tard dans les régions littorales, cessent les arrivages méditerranéens. Les derniers jalons de ces échanges sont fixés par les épaves de Gruissan, près de Narbonne, des années 630 à 640 (Solier, 1981: 26-52), et celle plus tardive de Saint-Gervais, à Fos-sur-Mer (Bonifay, dir. 1998: 343-351), dont le chargement de poteries et d'amphores témoigne de liens persistants avec l'Afrique et l'Orient. Quelques indices incitent néanmoins à ne pas trop vite clore ce chapitre de l'économie d'échanges, comme ces amphores de Méditerranée orientale découvertes dans l'agglomération du Bouquet, au pied des Cévennes, à la fin du VII^e s. ou au début du VIII^e siècle (CAG Gard, 2, 259-262). Plus tard encore, les textes prennent le relais des éléments archéologiques défailants, comme cette exemption de taxe accordée vers 732 à l'abbaye de Saint-Denis pour l'acheminement de l'huile achetée à Marseille, puis transportée par voie fluviale jusqu'à Chalon et au delà (Duby, 1996: 62).

Le volume et le rayon d'approvisionnement s'étiolent ensuite, mais on ne peut plus accepter le schéma classique d'une économie d'autarcie et de troc local. Des échanges régionaux subsistent du VII^e au XI^e s, avec les poteries kaolinitiques de l'Uzège diffusées dans la vallée du Rhône dans un rayon d'une centaine de km, le long du littoral jusqu'à Narbonne, à 150 km des ateliers. Vers le nord, la diffusion s'estompe et ne concerne plus que quelques villes jusqu'à Lyon, n'atteignant qu'exceptionnellement la campagne. Du Ve au VII^e ou VIII^e s., c'est une diffusion plus large encore que connaissent les productions de "céramique bistre" des ateliers du Val de Saône que l'on retrouve le long des voies fluviales Saône-Rhône-Doubs, en Bourgogne, en Franche-Comté, en Suisse occidentale, en Lyonnais et Dauphiné, en Provence même (Faure-Boucharlat, 2001: 61), et peut-être même, plus discrètement

jusqu'au littoral, à Marseille et à Maguelone. De ces échanges entre monde mérovingien et monde méridional, témoigne encore la forte proportion des objets de parure de type septentrional découverts dans les sépultures, en Septimanie à Lunel-Viel et à Maguelone, et plus encore dans le Toulousain où ces objets deviennent prépondérants (Hernandez, 2001). Entre le Midi et les régions de la Gaule mérovingienne, l'archéologie en vient donc à révéler des liens plus nombreux et plus effectifs qu'on ne le pense généralement. Dans cette quête, l'archéologue ne peut guère compter que sur les vestiges imputrescibles, poterie et verrerie, alors que tout le reste lui échappe. Ces liens et ces échanges ne sont encore qu'entre-vus, faute d'édition rigoureuse et systématique des documents, faute aussi de programmes de recherche inter-régionaux. Voilà un champ de recherche particulièrement prometteur pour les prochaines années.

Les échanges persistent donc au cœur des campagnes, même si les fouilles révèlent une pénurie monétaire persistante jusqu'au XII^e ou XIII^e s. Certaines productions connaissent une diffusion plus difficile à cerner, faute d'en connaître les ateliers, comme ces pégaus à fond décoré du Lyonnais, largement répandus aux X^e-XI^e s. (Faure-Boucharlat, 2001: 74-75). D'autres pistes encore restent à explorer, dans un domaine où l'on vient seulement d'élaborer un cadre typo-chronologique à même d'asseoir les datations.

4. La christianisation des campagnes

Voyons maintenant la place et le rôle des lieux de culte chrétiens dans la mutation du paysage, mutation radicale de la culture et des pratiques religieuses, mais aussi forme nouvelle d'une tradition antique, celle de l'évergésie qui se reporte désormais sur l'édification des églises. Témoignages littéraires, hagiographie, épigraphie et monuments se conjuguent pour dépeindre les formes de la christianisation des élites (Février, 1994; Guyon, 2001). Mais à la campagne et chez les rustiques dont aucun écrit ne nous parle réellement, l'archéologie demeure le seul moyen de

savoir ce qu'il en était. La mutation en cours n'exclut pas la persistance des pratiques païennes, dont témoigne la fréquentation de sanctuaires comme, en Provence, le *mithraeum* de Mandelieu, dans les Alpes-Maritimes (Fixot, 1990), ceux du Chastelard de Lardiers ou de Lioux, dans le Vaucluse (Barruol et Carru, 2001), ou encore certaines grottes du Languedoc (Raynaud, 2001b). Jusqu'à l'extrême fin du IV^e s., lorsque Théodose interdit les cultes païens, parfois même au-delà, ces anciens sanctuaires reçurent offrandes et ex-votos.

Dans cette approche des campagnes en voie de christianisation, le bilan est contrasté entre la Narbonnaise seconde et la Viennoise, où depuis plusieurs décennies se développent des programmes d'étude, et la Narbonnaise première où la documentation commence seulement à émerger, et de façon occasionnelle. Plutôt que de tenter une synthèse encore prématurée en raison de ces disparités documentaires tout autant que de la diversité des évolutions, j'évoquerai l'état de la question région par région. Cependant, je dois d'emblée souligner un fait partout patent: après des tâtonnements au IV^e s., le V^e s. voit sortir de terre l'essentiel des édifices paléochrétiens. Ces édifices, je n'en commenterai pas le plan, pour tenir dans le cadre qui m'est imparti et pour ne pas répéter les études qui leur sont consacrées. L'analyse détaillée de cette architecture, dans une perspective liturgique, mériterait d'amples développements, ici hors de propos. J'évoquerai seulement, sur un plan général, quelques traits de nature à éclairer la fonction de ces églises et, dans une certaine mesure, leur statut au sein du peuplement des campagnes. L'objectif est de comprendre ce qui se passe entre l'érection des premiers édifices, dans l'Antiquité tardive, et le maillage dense qui se déploie à l'époque carolingienne.

4.1. Les églises paléochrétiennes

En Viennoise, l'étude des églises de la région Genevoise met en exergue la continuité, au moins topographique, entre les grands établissements domaniaux antiques et les premières constructions chrétiennes (Bonnet, 1994). La *villa* de

Satigny, abandonnée au cours du IV^e s., reçoit au siècle suivant une église dont la construction, sur poteaux de bois, oblitère les anciens édifices dont aucun élément n'est réemployé dans le nouveau bâtiment. L'idée même de continuité topographique se trouve nuancée par l'ampleur de cette rupture architecturale, tant s'opposent les images respectives de la *villa* antique et de l'église de bois. Par modifications successives à la période carolingienne, l'église a acquis l'ampleur et l'orientation qui s'est figée à la fin du Moyen Âge et n'a plus varié depuis. La continuité est plus nette et s'affirme jusque dans les fonctions, au Grand Saconnex où l'église procède d'un monument funéraire tardo-antique, englobé par la suite dans un édifice qui n'a cessé d'évoluer jusqu'à l'église du bas Moyen Âge. C'est un scénario voisin qui préside à la genèse de l'église de Vandœuvres, où le lieu de culte primitif s'établit, au V^e s., dans d'anciens locaux d'une *villa* qui accueille de premières sépultures. Comme ailleurs, l'église évolue ensuite sans plus changer de lieu. Dans ces exemples, la construction de l'église semble dictée par la présence de sépultures ou d'un mausolée, la vocation funéraire s'étendant par la suite aux abords de l'église. Descendant le cours du Rhône de 80 km, je relève une évolution voisine dans la *villa* du Vernai (Saint-Romain-de-Jalionas, Isère) où, à partir d'indices ténus, on peut envisager l'érection d'une église lorsque, au V^e s., une pièce d'habitat se voit réhabilitée avec la construction sur son flanc oriental, d'une abside outrepassée. Se développe alors, dans et autour de l'édifice, une nécropole durablement fixée. Le sanctuaire est remanié une première fois au VI^e s., puis évolue par touches successives jusqu'à la fin du Moyen Âge (Ode et Odier, 2001: 233, et *rens.* du fouilleur, R. Royet).

Dans la Haute-Savoie voisine, c'est un processus un peu différent et plus tardif que révèle l'église du hameau de Viuz, à Faverges. C'est seulement au VII^e s., sur une construction du Haut Empire où n'existe encore aucune sépulture, que s'élève une basilique qui, après des mues successives, se figura au XII^e s. Rapidement attirées par l'édifice, les sépultures ne cesseront par la suite d'occuper les portiques latéraux (Colardelle, 1983: 87-111). C'est aussi contre un bâtiment préexistant

que s'appuie l'église Saint-Martin édifée près de Saint-Julien-en-Genevois, probablement dans la seconde moitié du V^e s. Là encore, l'installation des sépultures suit de peu la construction et le cimetière se développe jusqu'à l'abandon de l'église, au VIII^e s. (*ibid.*: 57-87). Voilà donc un premier exemple d'abandon précoce, deux à trois siècles après la construction. Nous en verrons d'autres, comme cette basilique édifée sur la berge du Rhône, au dessus des ruines d'anciens entrepôts de l'agglomération gallo-romaine de Seyssel (Haute-Savoie). Cet exemple fournit encore un cas singulier puisque l'édifice est bâti, au VI^e s., à une cinquantaine de mètres d'un mausolée et d'une aire funéraire des IV^e-V^e s.: le schéma de la tombe monumentale fondatrice n'a donc pas joué ici, bien que par la suite les sépultures occupent largement l'édifice, jusqu'à son abandon mal cerné, entre le VII^e et le IX^e s. (Bizot et Serralongue, 1988).

Avec une grande diversité de construction, pierre maçonnée le plus souvent, mais aussi bois en Genevois (Bonnet, 1997), et d'amples variantes architecturales, depuis le plan basilical encadré d'un portique de Seyssel, jusqu'à la nef allongée à chevet plat de Viuz-Faverges, ces édifices évoquent, du V^e au VII^e s., un foisonnement d'initiatives autonomes, dans un "paysage paléochrétien" encore incertain. Incertain aussi s'avère l'environnement des édifices, parfois isolés comme à Seyssel mais plus souvent encadrés de bâtiments dont on perçoit mal la fonction: annexes ecclésiastiques, habitat groupé, habitat dispersé? Voilà un domaine où les limites de fouille brident la lecture et l'interprétation. Deux traits cependant rapprochent ces monuments, d'une part la surimposition ou la juxtaposition à des constructions antérieures, bâtiments civils généralement, qu'il s'agisse d'anciennes *villae* ou d'agglomérations, d'autre part la modestie des églises, dont la nef n'atteint pas toujours 10 m de longueur et n'exède jamais 20 m. On pourrait aussi tenter d'opposer le groupe des églises ne passant pas le cap de l'an mille, à celles pérennisées jusqu'à la fin du Moyen Âge, et chercher dans la vocation des édifices les raisons de ces destinées distinctes. Ce serait je pense poser le problème à l'envers et voir des causes où ne se manifestent que les effets des mutations du peuplement.

En Narbonnaise seconde, c'est au V^e s. encore, et d'abord par des textes, que l'on entrevoit le réseau des églises en cours d'élaboration (Février, 1994). Parallèlement, l'archéologie de la Provence livre une dizaine d'études qui révèlent d'autres tendances que celles évoquées en Viennoise (Duval, 1995). Hasard des découvertes ou réalité bien distincte entre les deux provinces, seuls deux édifices révèlent une fonction funéraire: Ménerbes (Vaucluse), très partiellement explorée, et La Gayole (Var), où une chapelle romane recouvre les vestiges de plusieurs monuments funéraires des IV^e-VI^e s. (Démians d'Archimbaud, 1973). Les églises quant à elles n'accueillent par les sépultures, ou fort tardivement, après d'amples transformations au cours du Moyen Âge. S'affiche par contre la fonction baptismale dans trois cas, à Châteauneuf-de-Grasse (Alpes-Maritimes), à Saint-Hermentaire et à Saint-Maximin (Var), où un baptistère s'inscrit dans l'avant-nef. Par ce dispositif, l'église rurale s'affirme comme une réplique rustique des groupes épiscopaux, réservés à la ville (Guyon, 2001). Comme en Viennoise, les églises des V^e et VI^e s. restent de taille modeste, atteignant rarement 20 m de longueur et développent des plans élémentaires: nef unique prolongée par une abside orientée, généralement semi-circulaire. Complétons l'inventaire avec le monument singulier et difficile à interpréter, mis au jour à Saint-Jean-de-Taravon (Alpes-de-Haute-Provence). Avec son plan cruciforme inscrit dans un carré et ses pièces polylobées, cette construction du V^e s. reste bien proche du mausolée à l'antique, mais il pouvait faire fonction de sanctuaire privé ou d'église funéraire (Fixot et Vallauri, 1989: 18-19; Thomas, 1991).

Mieux qu'en Viennoise, s'affirme en Provence la continuité de la tradition antique dans la construction: point de bois ici, les églises conservent des murs de pierre et une couverture de tuiles. Cette continuité se perçoit aussi, comme on l'a vu à Genève, dans l'émergence d'un sanctuaire au sein des constructions d'une *villa*, mais l'exemple de Saint-Laurent-de-Cabardel, inscrit dans ce cadre, souligne la difficulté à cerner les conditions dans lesquelles se fit le passage du cadre domestique à l'édifice religieux, ce qui ne va pas forcément de soi et dénote à tout le moins une profonde mutation locale (Fixot, 1994: 39).

Quant à l'environnement de l'église, il n'est pas toujours clairement perçu: *villa* ou agglomération dans les cas précédents, on ne sait trop, agglomérations de hauteur à Saint-Blaise et à Constantine (Bouches-du-Rhône). Ephémère ou durable, l'existence de ces édifices reste généralement liée à celle de l'habitat, mais on connaît des exemples de survivance de l'église isolée, ou de sa reconstruction à l'époque romane en un lieu qui avait conservé une certaine sacralité, à Saint-Blaise, à la Gayole.

Franchissant le Rhône, nous trouvons en Narbonnaise première une situation moins nette, parce que les textes demeurent moins prolixes et les fouilles plus rares qu'en Provence. Trois édifices seulement offrent une documentation éclairante, tous dans l'Hérault, à Loupian, à Pampelune et à Saint-Geniès-de-Liténis. A Loupian, près du littoral, l'église Sainte-Cécile, édifiée au début du V^e s., tranche par son ampleur sur les exemples provençaux: 35 m de long pour une surface de près de 350 m², un baptistère, une galerie extérieure et des bâtiments annexes. L'église ne recouvre aucun édifice ni aucune sépulture préexistants, et elle ne semble pas accueillir par la suite de nécropole, du moins dans la moitié fouillée. L'aspect monumental (l'église est plus vaste que la cathédrale paléochrétienne de Fréjus), tout autant que le choix d'un site distinct de la *villa* voisine des Prés-Bas, qui connaît en même temps de somptueux embellissements, orientent vers l'idée d'un édifice à caractère public (Duval, 1995: 47-50). L'ampleur frappe aussi à Saint-Geniès (Saint-Jean-de-Fos) où, dans la garrigue des piémonts du Larzac, l'église bâtie au VI^e s. présente un plan en tau développé sur 23 m de long et 20 m de large, avec les galeries encadrant la nef. L'état d'arasement et les limites de la fouille n'ont pas permis de relever la présence d'un baptistère, mais c'est encore vers un statut public que l'on est orienté puisque, deux siècles plus tard, un texte spécifie l'appartenance de Saint-Geniès au fisc de Liténis. Le contexte est analogue à celui de Loupian, sans édifice ni sépulture antérieurs. Les sépultures s'établiront seulement après la construction, mais demeureront confinées dans l'aile sud et aux abords de l'édifice (BSRLR, 2000: 146-148, fouille L. Schneider).

A Saint-Geniès comme à Loupian, l'église demeure relativement isolée, même si les prospections ou les fouilles révèlent les indices d'une occupation discrète, un habitat lâche bien loin d'évoquer un regroupement. Dans les deux cas, l'abandon de l'habitat est précoce, au VII^e ou VIII^e s., mais après un long hiatus intervient une reconstruction, au X^e ou XI^e s. à Loupian, au XII^e s. à Saint-Geniès. Dans la garrigue montpelliéraine enfin, une église est bâtie dans la seconde moitié du V^e s. ou au début du VI^e s., dans l'agglomération perchée du Roc de Pampelune (Argelliers). Affectant un plan en tau à chevet triparti, l'édifice reste plus modeste que les précédents: 18 m seulement dans l'axe nef-chevet, à quoi il faut ajouter 5 m pour l'avant-nef et sa cuve baptismale (BSRLR, 2000: 115; Schneider, 2001: 437). Comme à Loupian, comme à Saint-Geniès, aucun édifice antérieur, nulle tombe fondatrice ne viennent expliquer ni éclairer l'implantation de l'église. Celle-ci ne survivra pas à la désertion de la bourgade au VII^e s. et son souvenir ne suscitera nulle construction médiévale.

C'est un cas singulier que livre l'édifice mis au jour près de Roujan (Hérault), où la construction d'une abside vient transformer en église un ancien sanctuaire païen, tandis que se développe alentour une nécropole occupée aux VI^e-VII^e s. L'état d'arasement des vestiges n'a malheureusement pas permis d'effectuer d'observation décisive pour la datation de cette transformation, que l'on est tenté de situer dans la même fourchette que la nécropole encadrant l'édifice (Février et Leyge, 1986: 143-145). L'incertitude chronologique est d'autant plus regrettable que cette christianisation d'un lieu de culte païen demeure un poncif historiographique, tradition que l'archéologie met à mal en montrant, avec l'accumulation des études de cas, que ce scénario demeure tout à fait exceptionnel. Bien plus souvent, les fouilles révèlent des églises bâties *ex nihilo* ou sur d'anciens édifices civils, ou l'exemple contraire de sanctuaires païens qui se trouvent définitivement délaissés, comme le *mithraeum* de Mandelieu cité plus haut. A l'appui de cette idée de christianisation du sanctuaire, on ne peut guère citer qu'un autre exemple, avec la succession des édifices mis au jour aux confins occidentaux de

la province, à Valentine (Haute-Garonne). En ce lieu se seraient succédés, dans les murs d'une somptueuse *villa*, un petit temple gallo-romain, supplanté par un mausolée tardo-antique, lui-même transformé au IV^e ou au V^e s. en petite église paléochrétienne entourée d'une nécropole au sein de laquelle aurait été bâtie une nouvelle église au VI^e s., puis une église "préromane" à chevet plat, supplantée à son tour lors de l'édification d'une église romane. Par l'imbrication des cinq sanctuaires successifs, l'ensemble demeure unique en Gaule méridionale, et tout aussi exceptionnel dans la Viennoise (Bonnet, 1994: 23). La datation des édifices demeure néanmoins conjecturale et mériterait mieux qu'une évocation succincte dépourvue de document stratigraphique, tandis que le mobilier demeure inédit (Fouet, 1987). Revenant vers l'est, en Lauragais où se départagent climat océanique et climat méditerranéen, arrêtons nous sur les édifices mis au jour à Montferrand voici un demi-siècle. Initialement identifié comme une *villa*, l'établissement a fait l'objet d'une analyse récente plus poussée permettant de conclure à la présence d'une vaste agglomération gallo-romaine, formellement identifiée avec l'*Elesiodunum* mentionnée par plusieurs sources depuis Cicéron (Passelac à paraître). La fouille, ancienne et hâtive, rend difficile l'interprétation de deux bâtiments contigus, dont une part pourrait correspondre à la réutilisation d'édifices antérieurs. Le premier, à plan barlong et abside outrepassée, initialement interprété comme église, pourrait correspondre en réalité à une annexe du second édifice, que Ch. Bonnet et A.-B. Erlande Brandenburg proposent de restituer comme une grande église à chevet carré, vaste édifice de 25 m de long (*ibid.*, Fig. 12). La vocation funéraire, dont on ignore si elle a présidé à la construction, se manifeste par le grand nombre de sépultures des VI^e-VIII^e s. qui occupent la nef des deux édifices et les abords extérieurs. La reprise des fouilles ces dernières années devrait favoriser un réexamen complet de ces monuments d'interprétation délicate, dont l'évocation fournit l'occasion de discuter l'interprétation traditionnelle des absides outrepassées comme la marque d'une influence wisigothique. Les fouilles récentes permettent d'amplifier

les observations de N. Duval (1991) à propos de la diffusion de ce plan, dont on connaît de nouveaux exemples hors du royaume goth, par exemple à la *villa* du Vernai que j'évoquais précédemment, tandis que les églises récemment étudiées en Septimanie wisigothe font appel à bien d'autres modèles architecturaux.

Comment clore cet "inventaire à la Prévert" autrement qu'en notant la difficulté de cerner les lignes directrices d'une christianisation qui suivit, ici ou là, du Nord au Sud et d'Est en Ouest, bien des chemins divergents. Depuis l'érection d'une église privée dans les murs du domaine aristocratique, parfois à partir du mausolée d'un personnage fondateur, jusqu'à la grande église bâtie en un lieu public, accompagnée d'un baptistère et vouée à un encadrement territorial, tous les cas de figures émergent. De cette documentation disparate, inégalement répartie et de précision variable, émerge l'impression confuse d'une concurrence ou tout au moins d'une imbrication d'initiatives individuelles et de réalisations promues par l'autorité diocésaine. J'ai montré aussi comment la documentation archéologique permet de revenir sur des idées reçues. C'est le cas par exemple de la construction d'oratoires ou d'églises privées au sein des *villae* aristocratiques, modèle proposé par les données littéraires comme l'évocation, fameuse, des églises édifiées par Sulpice Sévère dans sa *villa* de *Primuliacum* (Paulin de Nole, *Epistulae*, 32, 1), mais dont on quête encore la confirmation archéologique (Février, 1994; Fixot, 1994). Les lacunes de la documentation en sont probablement la cause...

Beaucoup reste à faire, dans une perspective de plus longue durée, pour observer les formes et le rythme de l'enracinement de la religion, en s'interrogeant sur les relations entre les différents types d'édifices et les formes de l'habitat, en relevant de façon plus sérielle les exemples où l'église succombe, comme l'habitat, aux vagues cycliques de désertion, ou au contraire lui survit, et sous quelle forme. Dans l'espace encore, il incombe à l'archéologie de mesurer la densité du maillage des églises et de percevoir la genèse de ces *parrochia* que les textes conciliaires tardo-antiques désignent comme lieux de culte ou d'assemblée, jamais comme chef-lieu d'un territoire (Février, 1994: 28). De cet encadrement paroissial que

l'on pressent se former entre les VI^e et VIII^e s., les textes ne disent rien, si ce n'est de régions plus septentrionales: 23 églises au diocèse de Tours à la fin du V^e s., 37 au siècle suivant à Auxerre, à peu près autant à Clermont (Colardelle, 1991: 127), c'est encore bien peu et cela laisse, entre chaque sanctuaire, 10 à 20 km que l'on ne parcourt pas chaque jour. Doit-on en rester à la première idée de campagnes paléochrétiennes au maillage lâche, dominé par de grandes églises baptismales, image à laquelle s'opposerait celle de terroirs carolingiens densément quadrillés par les petites églises? Quand donc la paroisse devint-elle une réalité locale, un territoire précisément dessiné, encadrant en tout lieu la vie rustique?

4.2. Les églises carolingiennes

Restons en Narbonnaise première –devenue Septimanie puis Gothie– et franchissons les "siècles obscurs" pour aborder les petites églises des IX^e-X^e s. étudiées en Languedoc. Le fil est rompu avec les grandes églises de Loupian et de Saint-Geniès, tôt désertées et auxquelles succéderont, sans transition, des édifices romans. Avec l'église Saint-Sébastien, à proximité de l'abbaye d'Aniane, nous entrons dans la catégorie des petites églises rurales à chevet carré, dites "préromanes". La fouille de l'édifice a effectivement permis de situer sa construction au début du IX^e s., au sein d'un petit pôle d'habitat occupé depuis le V^e s. (Paya et Schneider, 1995). Sans antécédent et peu remaniée jusqu'au XII^e s., l'église présente une sorte d'instantané: avec 10 à 13 m de long pour 5 m de large, l'édifice se range dans un groupe bien attesté dans la région –mais les exemples fouillés demeurent insuffisants. De maçonnerie rustique, le petit édifice ne pouvait accueillir guère plus d'une cinquantaine de personnes. Il évoque l'image d'un édifice paroissial, premier ciment d'une petite communauté d'habitants encore faiblement regroupée, et peut-être mal fixée. Les sépultures restent rares dans et autour de l'édifice, dont l'usage n'est à l'évidence pas funéraire. Loin des grandes basiliques tardo-antiques, nous voici immergés dans les profondeurs d'un maillage paroissial en voie d'élaboration.

Passant en revue les différents scénarios envisageables pour la construction de l'édifice, les auteurs de la fouille avancent, prudemment, l'idée de l'installation d'une petite communauté monastique, émanation de l'abbaye voisine établie depuis peu. Mais l'ancienneté de l'occupation me fait préférer l'idée d'une entreprise d'encadrement de la population rurale, par l'abbaye propriétaire de la *villa* de Maroiol dans laquelle s'élève l'église. Autour de Saint-Sébastien-de-Maroiol le maillage ecclésial est dense, textes et prospections se conjuguent pour montrer le mouvement bien engagé au IX^e s. (Schneider et Paya, 1995). Mais depuis quand en est-on à ce point? En Gothie orientale, autour de l'abbaye de Psalmodi, textes et archéologie révèlent des *villae* pourvues de leur église dès la fin du VIII^e s., mais il faut attendre le IX^e s. pour tenir des textes nombreux et unanimes. Dans les vigueries de Vaunage et de *Litoraria*, le maillage a désormais atteint sa densité maximale, chaque *villa* possède son, parfois même ses églises, que l'archéologie localise dans la campagne, à intervalle de 1 à 3 km (Parodi *et al.*, 1987). Après cet optimum, la concentration de la phase féodale fera disparaître aux XII^e et XIII^e s. la moitié, parfois les trois quarts de ces églises, certaines survivant un temps par les bénéfices qui leur étaient attachés, sous la forme de prieurés.

On pressent les facteurs d'un tel resserrement de la trame: essor démographique engagé au VIII^e s., décentralisation des fonctions de l'église qui peuvent être assumées dans les plus modestes sanctuaires, disparition du baptistère et des grandes églises, qui allège le coût des constructions, mais aussi bien sûr, par effet d'entraînement, aboutissement de l'évangélisation. La connaissance archéologique des églises carolingiennes demeure pourtant bien mince, ce qui ne permet pas de traverser les apparences révélées par les textes pour remonter aux origines de ce maillage. Pour une construction du IX^e s. comme Saint-Sébastien, combien d'autres plongent leurs racines dans la période gothique ou tardo-antique? A Lunel-Viel par exemple, où l'église n'a pu être fouillée encore, je ne peux faire mieux que de pressentir sous l'église Saint-Vincent une construction du V^e ou du VI^e s., comme me le suggèrent des indices stratigraphiques.

Repassant le Rhône pour chercher un autre éclairage en Provence, on est confronté à la minceur de la documentation, tant archéologique que textuelle, dans cette "région faible, (qui) apparaît comme le domaine de l'inorganisé et du discontinu" (Fixot, 1987: 680). Absentes, ténues ou effacées par les reconstructions des XI^e et XII^e s., les églises rurales n'ont guère laissé d'autres vestiges que quelques éléments d'une construction rustique et étriquée, dont aucun plan complet n'est encore connu. En regard du foisonnement paléochrétien qui avait précédé et du bourgeoisement roman qui suivra, le cadre religieux de cette région meurtrie par des siècles troublés, déconcerte. Faut-il pourtant en rester à ce constat sombre, à ce contraste étonnant, ou bien changer de cadre et d'aune pour confronter cette modestie à celle des églises languedociennes que je viens d'évoquer? Pas de grandes églises, plus de baptistères, des maçonneries rustiques: j'en ai énoncé les raisons. La foi désormais loge dans l'infinitésimal, et c'est le prix de son enracinement.

Revenant au départ de notre périple "ecclésiologique", nous voici dans la région de Genève où une enquête systématique révèle un maillage aussi dense que celui évoqué en Languedoc (Baertschi, 1997). Aux IX^e et X^e s., la campagne se couvre de petits édifices à nef en vaisseau allongé et chevet carré, ou parfois semi-circulaire. Si la majorité des quatorze églises étudiées apparaît au cours de ces siècles cruciaux, quatre d'entre elles plongent leurs racines dans l'Antiquité tardive, à Céligny, au Grand Saconnex, à Meinier, à Vandœuvres évoquée plus haut, et deux seulement attendront le XIII^e s. Avec cette enquête sérielle, qui montre la voie à suivre en d'autres régions, apparaît éloquentement la contribution décisive mais aussi la singularité typologique des petites églises paroissiales de la période carolingienne. Alors seulement, alors vraiment, les campagnes sont christianisées dans toute leur profondeur: l'église s'inscrit dans le paysage quotidien. Au paysan qui devait parcourir, au V^e ou au VI^e s., plusieurs dizaines de km pour voir l'église et y recevoir la bonne parole, cinq à six fois l'an, succède au X^e s. un paysan qui, à chaque heure, de son logis ou de son champ, pourra voir l'église, entendre son

appel. Depuis quand en est-il ainsi ? Seule l'archéologie pourra le dire par l'intensification des recherches.

4.3. Les pratiques funéraires

Du IV^e au X^e s., l'archéologie des pratiques funéraires permet d'observer un changement culturel majeur entre l'Antiquité et le Moyen Âge, le passage de la mort païenne à la mort chrétienne. L'analyse croisée des textes normatifs et des données archéologiques éclaire ces relations complexes entre "environnement religieux et rituels sociaux autour de la mort" (Treffort, 1996: 11). Guidée par l'eschatologie chrétienne, l'Église s'est peu à peu emparée de la mort, de ses lieux, de ses rites, dans une entreprise d'encadrement total de la société. Les termes en sont connus, fixés même, entre la sépulture tardo-antique où se manifestent les signes de croyances païennes, au IV^e, au V^e s., plus tard encore, et la sépulture carolingienne dont le dénuement exprime une nouvelle vision du monde. Il reste à l'archéologie la tâche, difficile, de jalonner cette évolution, en évitant les écueils d'une documentation foisonnante et souvent trompeuse.

Dans ce domaine, les avancées les plus nettes concernent la typologie et la chronologie, préalable incontournable pour asseoir les interprétations (Colardelle, D'Archimbaud et Raynaud, 1994). La documentation est fournie pour l'Antiquité tardive, grâce à la fouille de plusieurs nécropoles, en Provence à Cadarache (Pouyé *et al.*, 1994), en Languedoc à Lunel Viel (publication de plus de 800 sépultures en cours, Cl. Raynaud), ou à Nîmes (BSRLR, 1994: 102), dans l'Isère autour de Larina (Porte et Buchet, 1985), en Genevois à Sézég nin (Privati, 1984). Des corpus régionaux ont été élaborés sur des bases larges, en Languedoc (Manniez, 1999) comme dans la région alpine (Colardelle, 1983). Mais à côté de ces études, bien des fouilles demeurent inédites ou inachevées, laissant dans l'ombre de vastes secteurs. Et puis des questions restent posées, celles d'une sociologie des campagnes où l'on peine à cerner la place des élites, dont les sépultures ne sont guère perceptibles. Au sein de ces milliers de tombes rurales, peu de sarcophages, moins encore

de monuments, nous désignent les puissants, plus discrets en Narbonnaise qu'on ne les voit en Aquitaine ou en Belgique. A Lunel-Viel où trois nécropoles ont été largement explorées, je cherche en vain une hiérarchie sociale: est-ce une réalité, ou seulement le reflet d'une difficulté à percevoir les signes? En Provence, on connaît évidemment le monument funéraire de la Gayolle (Var), ainsi peut-être que celui de Saint-Jean-de-Taravon (Alpes-de-Haute-Provence), mais le dossier demeure mince. Et si l'épigraphie ne nous aidait à identifier le préfet du prétoire Dardanus, à Chardavon (Alpes-de-Haute-Provence), qui songerait à la présence de ce puissant personnage (Carru *et al.*, 2001, 488)? Encore l'Antiquité tardive est-elle privilégiée en regard des siècles qui suivent, du VII^e au X^e s., démunis, délaissés, parce que les sites se raréfient, parce que la disparition du mobilier funéraire nous prive d'éléments de datation et d'indices sociaux, culturels, religieux. Je ne pourrai donc qu'évoquer des questions et proposer un cadre pour avancer.

Par ce que les textes nous en disent, par ce que l'on perçoit en bout de course, après le tournant de l'an mille, nous tentons de lire dans la forme et dans l'équipement des tombes, dans leur topographie, les étapes du rapprochement des vivants et des morts, d'abord, leur soumission à l'Église, ensuite. C'est alors que se forge, dans le cadre de la paroisse, ce cadre majeur de la vie rurale médiévale, le village. Figure exemplaire d'une cohésion sociale, de sociabilité et de pouvoir, de représentations mentales aussi, le village ne cesse de nous interpeller. Parvenant bien mal à appréhender sa genèse, que j'évoquais plus haut, nous en cherchons le reflet dans la communauté des morts que l'on suppose traduire les formes d'habitat.

C'est donc une topographie funéraire dont il faut établir la carte, en sociologues pour percer les formes du peuplement, en démographes pour en suivre le mouvement. La méthode est connue: plutôt que la multiplication désordonnée de vastes fouilles, qui ne produiront rien d'autre que de spectaculaires accumulations de notices (nous y sommes déjà...), l'heure me paraît être à des monographies régionales, voire micro-régionales. Rien de bien nouveau en réalité, je tiens

la recette de P. A. Février, qui lui-même... Mais voilà, l'exercice est ingrat, long, coûteux aussi, et nos moyens sont limités. D'autant plus limités que la fouille des aires funéraires n'a pas grand sens si l'on ne conduit pas aussi, à la même échelle, celle des habitats contemporains. Nouveau truisme, évidemment, mais qu'il faut bien rappeler tant qu'il n'est pas dépassé! De sorte que les expériences demeurent rares et inachevées, autour de Larina où les données ne sont que partiellement publiées (Porte et Buchet, 1985), autour de Lunel où il en va de même, par mes soins. Cette expérience Lunelloise, peut-être moins inachevée qu'ailleurs, nous a permis d'ébaucher un classement des sites et d'y percevoir les lignes de force de cette genèse villageoise. Des groupes se font, se défont, certains s'isolent dans leurs champs, d'autres cherchent l'ombre de l'église, il y a là un ample mouvement, complexe, qui nous permet de proposer un premier seuil dans la structuration des communautés médiévales, autour du IX^e s. (Garnotel et Raynaud, 1994). Mais subsiste encore cette marge qui permet à certains "d'échapper" au cimetière, ce cimetière qui depuis plusieurs siècles déjà –exactement le VI^e à Lunel-Viel–, se structure autour du sanctuaire. Exclus, étrangers au groupe ou simplement isolés? Ne répondons pas trop vite, d'abord parce que la démonstration est difficile, ensuite parce que l'on reste dans une société mouvante et que, d'un lieu à l'autre, d'un moment à l'autre, d'une personne à l'autre, les données peuvent changer. Mais jusqu'à quand va-t-on rester dans cette fluidité: jusqu'au tournant de l'an mille –si commode, si éculé– avant, après? Mais quand donc disparaîtront ces pratiques, lorsque l'insécurité attirera la population dans les enclos de paix tracés autour des églises, ou plus tard lorsque les liens féodaux l'y enfermeront? Le travail est devant nous, immense et passionnant. Mais de réponse, il n'y en aura point sans une programmation rigoureuse des recherches.

Conclusion

Avec l'enrichissement de la documentation et l'approfondissement des interprétations, c'est

désormais un lieu commun de souligner la diversité des évolutions locales, tout autant que l'ampleur de l'éventail des possibles en ce qui concerne les formes de mutation de la société rurale vers le Moyen Âge. La synthèse s'en trouve moins aisée, mais combien plus riches les nuances. Textes et données archéologiques nous proposent des images à foison, images rassurantes dont les historiens ont appris à se méfier. Entre l'adoption béate de ces schémas, modèles rhétoriques, *exempla*, poncifs archéologiques, et l'interrogation sans fin sur des documents rarement univoques, la voie est étroite pour atteindre une lecture cohérente et tenant compte égal des deux sources, l'écrit et le terrain. Les données nouvelles m'ont amené à corriger ou à délaisser un certain nombre d'idées reçues dont regorge la période. En retour, cette révision m'a retenu de proposer trop hâtivement de nouvelles schématisations et j'ai préféré poser des questions. Le champ n'en est pas moins ferme, ni la démarche moins assurée, simplement, des problèmes inaperçus surgissent, d'autres s'avèrent plus complexes qu'on ne le pensait. Qui donnera un avis définitif sur la transformation du modèle social et économique que constituait la *villa*? Lorsque la courbe démographique s'effondre au milieu du VI^e s., on pourrait être tenté d'y voir un affaiblissement de la puissance des élites gallo-romaines. Mais trancher n'est pas simple, car cet étiage n'est pas celui des établissements domaniaux, il concerne tout autant les autres formes de peuplement, habitat dispersé ou villages, et il revêt l'apparence d'un phénomène démographique. Le problème reste posé des formes de continuité de l'économie domaniale, avec le cas de ces *villae* carolingiennes où sont mentionnés des esclaves, au IX^e ou au X^e s. J'ai aussi évoqué d'autres formes d'établissements qui pouvaient succéder à la *villa* et où siègeraient désormais les puissants, à la Salle de Charlemagne, au Bouquet, à Larina. Voilà l'une des hypothèses à examiner.

Le problème s'avère aussi complexe à l'égard du village, car on sait désormais qu'il faut compter avec des héritages antiques, avec des hameaux qui naissent sur les ruines de *villae*, avec de nombreux échecs aussi: quand placer le début de l'élan décisif? Au IX^e s. peut-être, alors

que se fixent des mailles territoriales, avec en leur sein une église, un finage, un hameau? Cette strate sera sévèrement mise à mal par l'étiage de l'âge féodal, et c'est pourtant elle qui portera le blanc manteau des églises romanes. C'est de ce socle carolingien, avec ses villages encore frêles, avec ses humbles églises qui cependant tiennent leurs hommes, vivants et morts, avec ses finages structurés mais exigus, c'est de là que la suite procède.

Bibliographie

- BAERTSCHI, P. (1997): *Autour de l'église, fouilles archéologiques à Genève, 1967-1997*. Patrimoine et architecture, cahier, n.° 3, 55 pp.
- BARBERAN, S. et POMARÉDES, H. (2000): "L'atelier de la Quintarié à Clermont-l'Hérault: un centre de production de dérivées des sigillées paléochrétiennes (DSP) et de céramiques communes". En *SFECAG, Actes du Congrès de Libourne*. Marseille, pp. 401-424.
- BARRUOL, G. (2000): "L'Église en Languedoc méditerranéen aux V^e-VI^e siècles". En DREVILLE Chr. de (dir.): *L'Église et la mission au VI^e siècle*. Paris, pp. 243-259.
- BARRUOL, G. et CARRU, D. (2001): "Les sanctuaires ruraux gallo-romains de Provence". En GUYON J. et HEIJMANS M. (dirs): *D'un monde à l'autre*, catalogue de l'exposition. Arles, pp. 38-42.
- BERGER, J.-F. (2001): "Evolution des agro et des hydrosystèmes dans la région médio-rhodanienne". En *Les campagnes de la Gaule à la fin de l'Antiquité*, colloque international AGER IV. Montpellier, Antibes, pp. 369-403.
- BERTONCELLO, F., GAZENBEEK, M. (1997): "Dynamique du peuplement en moyenne montagne: le massif des Maures (Var) entre le deuxième Âge du Fer et la fin de l'Antiquité", "La dynamique des paysages protohistoriques, antiques, médiévaux et modernes". En *Actes de Rencontres Internationales d'Antibes*, Sophia-Antipolis, pp. 601-620.
- BERTONCELLO, F. (1999): *Le peuplement de la basse vallée de l'Argens et de ses marges (Var) de la fin de l'Âge du Fer à la fin de l'Antiquité*, thèse de doctorat d'Archéologie. Université de Provence, 3 vols., 503 pp.
- BESSOU, M. (1987): "La nécropole mérovingienne de Vindrac (Tarn)". En *De l'Âge du Fer aux Temps Barbares*, catalogue de l'exposition. Toulouse, pp. 159-163.
- BIRABEN, J.-N. et LE GOFF, J. (1969): "La peste du haut Moyen Âge", *Annales E.S.C.*, 24, n.° 6, pp. 1484-1510.
- BIZOT, B. et SERRALONGUE, J. (1988): "Un édifice funéraire du haut Moyen Âge à Seyssel Albigny (Haute-Savoie)", *Archéologie du Midi Médiéval*, 6, pp. 25-49.
- BONIFAY, M., PIERI, D. (1995): "Amphores du V^e au VII^e s. à Marseille: nouvelles données sur la typologie et le contenu", *Journal of Roman Archaeology*, 8, pp. 94-119.
- BONIFAY, M.; CARRE, M.-B. et RIGOR, Y. (dirs.) (1998): *Fouilles à Marseille. Les mobiliers (I^{er}-VII^e siècles ap. J.-C.)*. Paris, 433 pp.
- BONNET, Ch., (1994): "Les églises rurales de la région de Genève: origines, développement architectural et environnement. En FIXOT, M. et ZADORA-RIO, E., (dirs.): *L'environnement des églises et la topographie religieuse des campagnes médiévales*. Actes du III^e congrès international d'archéologie médiévale (Aix-en-Provence, 1989). Documents d'Archéologie Française, 46, pp. 22-26.
- (1997): "Les églises en bois du haut Moyen Âge d'après les recherches archéologiques, Grégoire de Tours et l'espace gaulois". En *Actes du congrès international*. Tours, pp. 217-240.
- BOUDARTCHOUK, J.-L. (2000): "Le Camp des Armes: une villa d'époque mérovingienne". En *Vivre en Rouergue*. Cahiers d'Archéologie Aveyronnaise, 14, pp. 172-173.
- BOURIN-DERRUAU, M. (1987): *Villages médiévaux en bas Languedoc: genèse d'une sociabilité (X^e-XIV^e s.)*. Paris, 2 vols., 808 pp.
- BOURIN, M.; LE BLEVEC, D.; RAYNAUD, Cl. et SCHNEIDER, L. (sous-presse): "Le peuplement du littoral languedocien du VI^e au XII^e siècle". En *Zones côtières et plaines littorales dans le monde méditerranéen au Moyen Âge: défense, peuplement, mise en valeur*, Colloque Castrum VII. Rome, (1996), sous-presse.
- BRUN, J.-P. (1999): "Le Var". En *Carte Archéologique de la Gaule*. Paris, 2 vols.
- BSRLR (1992): *Bilan scientifique de la région Languedoc-Roussillon*. Montpellier, 1993.
- (1993): *Bilan scientifique de la région Languedoc-Roussillon*. Montpellier, 1994.
- (1994): *Bilan scientifique de la région Languedoc-Roussillon*. Montpellier, 1995.
- (1995): *Bilan scientifique de la région Languedoc-Roussillon*. Montpellier, 1996.
- (1999): *Bilan scientifique de la région Languedoc-Roussillon*. Montpellier, 2000.
- (2000): *Bilan scientifique de la région Languedoc-Roussillon*. Montpellier, 2001.

- CAG, Gard (1999): "Le Gard". En PROVOST, M. (dirs.): *Carte Archéologique de la Gaule*. Paris, 3 vol., 865 pp.
- CARRU, D. et al. (2001): "Les villae en Provence aux IV^e et V^e siècles: apports et limites des inventaires archéologiques". En *Les campagnes de la Gaule à la fin de l'Antiquité*. Colloque international AGER IV. Montpellier, Antibes, pp. 475-501.
- CATHMA (1993): "Céramiques languedociennes du haut Moyen Âge (VII^e-XI^e s.)", *Archéologie du Midi Médiéval*, 11, pp. 111-228.
- (1997): "Céramiques languedociennes du haut Moyen Âge (VII^e-XI^e s.): essai de synthèse à partir des acquis récents". En *La céramique médiévale en Méditerranée*. Actes du 6^e congrès, Aix-en-Provence, pp. 103-110.
- COLARDELLE, M. (1983): *Sépulture et traditions funéraires du V^e au XIII^e s. ap. J.-C. dans les campagnes des Alpes françaises du Nord*. Grenoble.
- (1991): "Les paroisses rurales". En DUVAL, N. (dir.): *Naissance des arts chrétiens*. Paris, pp. 122-133.
- COLARDELLE, M.; DEMIANS D'ARCHIMBAUD, G. et RAYNAUD, Cl. (dir.) (1996): "Typo-chronologie des sépultures du Bas Empire à la fin du Moyen Âge dans le Sud-Est de la Gaule". En *Vie et mort du cimetière chrétien*. Actes du Colloque d'Orléans, octobre 1994. *Revue Archéologique du Centre*, numéro spécial, 1996, pp. 271-303.
- CONGES, G. et LECACHEUR, P. (1994): "Exploitation et domaine sur la côte varoise à l'époque romaine: exemple de la plaine de Pardigon". En FAVORY, F. y FICHES, J.-L. (dirs.): *Les campagnes de la France méditerranéenne dans l'Antiquité et le haut Moyen Âge. Approches microrégionales*. Documents d'Archéologie Française, 42. Paris, pp. 279-287.
- D'ARCHIMBAUD, G. (1973): "Fouilles de la Gayole (Var)", *Revue d'Etudes Ligures*, 37, 1971 (*Homage à F. Benoit*, V, 1973), pp. 80-147.
- (dir.). (1980): *Les fouilles de Rougiers (Var)*. Valbonne: Éditions du CNRS.
- (1995): *L'oppidum de Saint-Blaise du V^e au VII^e s.* Documents d'Archéologie Française, 45. Paris.
- DUBY, G. (1996): *Guerriers et Paysans (VII^e-XIII^e siècle). Premier essor de l'économie européenne*. En *Féodalité*. Paris, pp. 1-265 (première édition 1973).
- DURAND, A. (1998): *Les paysages médiévaux du Languedoc (X^e-XII^e s.)*. Toulouse, 491 pp.
- (1992): "Une résidence rurale antérieure à l'an Mil dans la moyenne vallée de l'Hérault", *Archéologie du Midi Médiéval*, X, pp. 242-245.
- DUVAL, N. (dir.) (1995): *Les premiers monuments chrétiens de la France. 1. Sud-est de la France et Corse*. Paris.
- FARNOUX, Cl. (1995): "Le fond de cabane mérovingien comme fait culturel". En *Actes des XIV^e Journées d'Archéologie Mérovingienne*. Rouen, pp. 29-44.
- FAURE-BOUCHARLAT, E. (dir.) (2001): *Vivre à la campagne au Moyen Âge. L'habitat rural du V^e au XII^e s. (Bresse, Lyonnais, Dauphiné)*. Documents d'Archéologie en Rhône-Alpes et Auvergne, 21, 429 pp.
- FAVORY, F.; ARODI, A.; POUPET, P. et RAYNAUD, Cl. (1994): "Lunel Viel et son territoire". En F. FAVORY y J.-L. FICHES (dirs.): *Habitat et occupation des sols en France méditerranéenne, dans l'Antiquité et le Moyen Âge. Approches régionales*. Documents d'Archéologie Française, 42, pp. 163-245.
- FAVORY, F. et FICHES, J.-L. (dirs.) (1994): *Les campagnes de la France méditerranéenne dans l'Antiquité et le haut Moyen Âge. Approches microrégionales*. Documents d'Archéologie Française, 42. Paris.
- FAVORY, F.; GIRARDOT, J.-J.; RAYNAUD, Cl. et ROGER, K. (1994): "L'habitat gallo-romain autour de l'étang de l'Or (Hérault). Hiérarchie, dynamique et réseaux du II^e s. av. au V^e s. ap. J.-C.", *Mélanges Pierre Lévêque*, 8. Paris, pp. 123-215.
- FAVORY, F.; GIRARDOT, J.-J.; RAYNAUD, Cl., TOURNEUX, F. P. (1995): "Mobilité et résistance de l'habitat rural gallo-romain en vallée du Rhône: indicateurs de l'attraction ou de la répulsion exercée par le milieu". En VAN DER LEEUW, S. (ed.): *L'Homme et la dégradation de l'environnement...* Juan-les-Pins, pp. 263-284.
- FAVORY, F.; FICHES, J.-L. et RAYNAUD, Cl. (1998): "Dynamique de l'habitat gallo-romain dans la basse vallée du Rhône". En PUMAIN, D. (dir.): *Des oppida aux métropoles*. Paris, pp. 73-116.
- FAVORY, F. et RAYNAUD, Cl. (2000): "Définition ou hiérarchie des sites? Approches intégrées en Gaule Narbonnaise". En M. PASQUINUCI y F. TRÉMENT (dirs.): *Non destructive techniques applied to site exploration*. Actes du Colloque International de Pise (1995). Oxford, pp. 223-232.
- FEUGÈRE, M. et HOULÈS, N. (1992): "Un four de l'Antiquité tardive à Castelnaud-de-Guers (Hérault)", *Archéologie en Languedoc*, 16, pp. 149-152.
- FEVRIER, P.-A. (1978): "Problèmes de l'habitat du Midi méditerranéen à la fin de l'Antiquité et dans le haut Moyen Âge", *Jahrbuch des Rsmisch-Germanisch Zentralmuseums Mainz*, 25, pp. 208-247.
- FEVRIER, P.-A. et LEYGE, F. (dirs.) (1986): *Premiers temps chrétiens en Gaule méridionale. Antiquité tardive et haut Moyen Âge*. Catalogue de l'exposition. Lyon, 201 pp.
- FEVRIER, P.-A. (1994): "La marque de l'Antiquité tardive dans le paysage religieux médiéval de la

- Provence". En FIXOT, M. y ZADORA-RIO, E. (dirs.): *L'environnement des églises et la topographie religieuse des campagnes médiévales*, Actes du III^e Congrès d'Archéologie médiévale, Aix-en-Provence, 1989. Documents d'Arch. Française, n.º 46, pp. 27-35.
- FICHES, J.-L. (dir.) (1996): "Le III^e siècle en Gaule Narbonnaise. Données régionales sur la crise de l'Empire". En *Actes de la Table-Ronde d'Aix-en-Provence*. Antibes, 404 pp.
- (à paraître): "Les agglomérations gallo-romaines en Languedoc", *Mémoires d'Archéologie Méditerranéenne*, 13 y 14, 2002, à paraître.
- FIXOT, M. (1987): "L'image du bâti". En BARRAL I ALTET, X. (dir.): *Le paysage monumental de la France autour de l'an mil*. Paris, pp. 671-680.
- (dir.) (1990) *Le site de Notre-Dame d'Avinionet à Mandelieu*. Monographies du CRA. Paris, 1990.
- FIXOT, M. et PELLETIER, J.-P. (1983): "Une forme originale de fortification médiévale provençale: le Castelas de Cucuron (Vaucluse)", *Archéologie Médiévale*, 13, pp. 89-115.
- FIXOT, M. et VALLAURI, L. (dirs.) (1989): "L'église et son environnement. Archéologie médiévale en Provence". *Catalogue de l'exposition, Aix-en-Provence*, 119 pp.
- FIXOT, M. et ZADORA-RIO, E. (dir.) 1994: "L'environnement des églises et la topographie religieuse des campagnes médiévales". *Actes du III^e Congrès d'Archéologie médiévale*. Aix-en-Provence, 1989. Documents d'Arch. Française, n.º 46, 180 pp.
- FOUET, G. (1987): "Le site archéologique d'Arnesp à Valentine (Haute-Garonne)". En *De l'âge du fer aux temps barbares. Dix ans de recherches archéologiques en Midi-Pyrénées*, catalogue de l'exposition. Toulouse, pp. 149-150.
- FOY, D. (dir.) (1995): *Le verre de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge*. Guiry-en-Vexin, 380 pp.
- GARNIER, B.; GARNOTEL, A.; MERCIER, C. et RAYNAUD, Cl. (1995): "De la ferme au village: Dassargues du V^e au XII^e siècle (Lunel, Hérault)", *Archéologie du Midi Médiéval*, 13, pp. 1-78.
- GARNOTEL, A. et RAYNAUD, Cl. (1996): "Groupés ou dispersés" Les morts et la société rurale en Languedoc oriental (IV^e-XII^e siècle), Vie et mort du cimetière chrétien". *Actes du Colloque d'Orléans*, octobre 1994, *Revue Archéologique du Centre*, numéro spécial 1996, pp. 139-152.
- GRENIER, A. (1934): "L'archéologie du sol". *Manuel d'archéologie gallo-romaine*, 2^e partie, vol. 2.
- GUYON, J. (2000): "L'église en Provence aux V^e-VI^e siècles". En CHR. DREUILLE, de (dir.): *L'église et la mission au VI^e siècle*. Paris, pp. 213-241.
- (2001): "De la ville à la campagne". En *Les campagnes de la Gaule à la fin de l'Antiquité*, colloque international AGER IV. Montpellier, Antibes, pp. 569-585.
- HEIJMANS, M. (1999): "La topographie de la ville d'Arles durant l'Antiquité tardive", *Journal of Roman Archaeology*, 12, pp. 142-167.
- HERNANDEZ, J. (2001): *Le mobilier métallique de parure du haut Moyen Âge en Septimanie et ses parallèles septentrionaux et méditerranéens*. DEA, Université de Paris Panthéon-Sorbonne, 3 vols., 973 pp.
- HGL: *Histoire Générale de Languedoc*, DEVIC, C. et VAISSETE, J., Toulouse, 2^e édition, 1872-1892, 15 vol.,
- LEGUILLOUX, M. et LEPETZ, S. (1996): "L'élevage en Narbonnaise et en Gaule du Nord: continuités ou ruptures". *Le III^e siècle en Gaule Narbonnaise. Données régionales sur la crise de l'Empire*. Actes de la Table-Ronde d'Aix-en-Provence, Antibes, pp. 190-212.
- MANNIEZ, Y. (1998): "La récente découverte d'une installation de l'Antiquité tardive sur le site d'Ambrussum", *Revue Archéologique de Narbonnaise*, 31, pp. 193-215.
- (1999): *Les pratiques funéraires en Narbonnaise méditerranéenne (partie occidentale) du III^e au VIII^e s.* Thèse de doctorat. Université de Provence, 3 vol., 851 pp.
- MAUNE, S. et FEUGÈRE, M. (1999): "La villa gallo-romaine de Licussac (Montagnac, Hérault) au VI^e s. de notre ère", *ArchSologisches Korrespondenzblatt*, 29, 3, Mainz: Rsmisch-Germanisches Zentralmuseum, pp. 377-394.
- MERCIER, C. et RAYNAUD, Cl. (1995): "L'habitat rural en Gaule méditerranéenne du VI^e au XI^e s. Approche régionale et étude de cas". *Actes des XIV^e Journées d'Archéologie Mérovingienne*. Rouen, pp. 193-206.
- MONNIER, J. (2001): "Les établissements ruraux de l'Antiquité tardive en Suisse". *Les campagnes de la Gaule à la fin de l'Antiquité*, colloque international AGER IV, Montpellier, Antibes, pp. 173-199.
- ODE, B. et ODIOT, T. (2001): "L'habitat rural de la moyenne vallée du Rhône aux IV^e et V^e siècles". En *Les campagnes de la Gaule à la fin de l'Antiquité*. Colloque international AGER IV. Montpellier, Antibes, pp. 225-246.
- OUZOULIAS, P.; PELLECUER, C.; RAYNAUD, Cl. et VAN OSSEL, P. (dirs.) (2001): *Les campagnes de la Gaule à la fin de l'Antiquité*. Colloque international AGER IV. Montpellier, Antibes, 640 pp.
- PARODI, A.; RAYNAUD, Cl. et ROGER, J.-M. (1987): "La Vaufrage du III^e au milieu du XII^e siècle, habitat

- et occupation du sol", *Archéologie du Midi Médiéval*, 5, pp. 3-59.
- PASSELAC, M. (à paraître). Montferrand (Aude), *Elesiodunum/Elusio*. Dans FICHES, J.-L. (dir.), à paraître. *Les agglomérations gallo-romaines de Languedoc-Roussillon*.
- PASSARIUS, O. et CATAFAU, A. (2001): "L'habitat rural autour de l'an mil en Roussillon. L'exemple du site du camp del Rey, Baixas (Pyrénées-Orientales)", *Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, XXXII, pp. 109-132.
- (dir.) (1993): *Formes de l'habitat rural en Gaule Narbonnaise*, 1. Juan-Les-Pins: APDCA.
- PELLECUER, Ch. (dir.) (1994): *Formes de l'habitat rural en Gaule Narbonnaise*, 2. Juan-Les-Pins: APDCA.
- (1996): *Formes de l'habitat rural en Gaule Narbonnaise*, 3. Juan-Les-Pins: APDCA.
- (1996b): Les *villae* de Narbonnaise au II^e siècle, *Le III^e siècle en Gaule Narbonnaise. Données régionales sur la crise de l'Empire*. Actes de la Table-Ronde d'Aix-en-Provence. Antibes, pp. 277-291.
- PELLECUER, Ch. (2000): *La villa des Prés-Bas (Loupian, Hérault) dans son environnement. contribution à l'étude des villae et de l'économie domaniale en Narbonnaise*. Thèse de doctorat d'Archéologie. Université de Provence, 2 vols., 410 pp.
- PELLECUER, C. et POMAREDES, H. (2001): "Crise, survie ou adaptation de la villa romaine en Narbonnaise Première". *Les campagnes de la Gaule à la fin de l'Antiquité*. Colloque international AGER IV. Montpellier, Antibes, pp. 503-532.
- PELLETIER, J.-P. (1997): "Les céramiques communes grises en Provence de l'Antiquité tardive au XIII^e s." En *La céramique médiévale en Méditerranée*. Actes du 6^e congrès. Aix-en-Provence, pp. 111-124.
- PELLETIER, J.-P. et POGUET, M. (2000): "Eyguières: l'occupation du site Saint-Pierre 1, de l'âge du fer au X^e siècle et premières études des céramiques". *Milieu et sociétés dans la vallée des Baux*. Montpellier, pp. 275-328.
- POMAREDES, H. et BERMOND, I. (1992): "Le site d'Embonne à Agde (Hérault), campagnes 1990-1991", *Archéologie en Languedoc*, pp. 51-62.
- PORTE, P. (2001): *Le domaine rural de Larina de l'Antiquité tardive au haut Moyen Âge (Hières-sur-Amby, Isère)*. Thèse de doctorat. Université de Provence, 3 vols.
- PORTE, P. y BUCHET, L. (1985): "La nécropole du haut Moyen Âge des Grands-Peupliers à Hières-sur-Amby (Isère). Étude d'une population dans son territoire", *Archéologie Médiévale*, XV, pp. 31-102.
- POUY, B.; ALLOUIS, M.-F., BONIFAY, M. et al. (1994): "Une nécropole de l'Antiquité tardive à Cadarache (Saint-Paul-les-Durance, Bouches-du-Rhône)", *Archéologie Médiévale*, 24, pp. 51-135.
- PRIVATI, B. (1986): *La nécropole de Sézégain (IV^e-VIII^e siècle)*. Genève, 1983, 181 p. et 20 Fig.; *Annuaire de la Société Suisse de Préhistoire et d'Archéologie*, vol. 69.
- PY, M. (ed.) (1993): *Dicocer. Dictionnaire des Céramiques Antiques en Méditerranée Nord-Occidentale*, Lattara 6, Lattes.
- RAYNAUD, Cl. (dir.) (1990): "Le village gallo-romain et médiéval de Lunel Viel (Hérault). La fouille du quartier ouest (1981-1983)". 1999, *Annales Littéraires de l'Université de Besançon*. Paris. Les Belles Lettres.
- RAYNAUD, Cl. (1996): "Les campagnes rhodaniennes: Quelle crise, Le III^e siècle en Gaule Narbonnaise. Données régionales sur la crise de l'Empire". En *Actes de la Table-Ronde d'Aix-en-Provence*. Antibes, pp. 190-212.
- (2000): "De la fouille à la prospection, et retour; céramologie et histoire du peuplement dans la cité de Nîmes". En FRANCOVICH, R. PATTERSON H. et BARKER, G. (dirs.): *Extracting meaning from ploughsoil assemblages*. Actes du Colloque International de Sienne (1995). Oxford, pp. 199-212.
- (2001a): "Les campagnes languedociennes aux IV^e et V^e siècles". En *Les campagnes de la Gaule à la fin de l'Antiquité*, colloque international AGER IV. Montpellier, Antibes, pp. 247-274.
- (2001b): "L'occupation des grottes en Gaule méditerranéenne à la fin de l'Antiquité". *Les campagnes de la Gaule à la fin de l'Antiquité*. Colloque international AGER IV. Antibes, pp. 449-471.
- REYNAUD, J.-F. (1999): "Aux origines des paroisses". En PERGOLA, Ph. (dir.): *Alle origine della parrocchia rurale (IV^e-VIII^e s.)*. Rome, Cité du Vatican, pp. 83-100.
- REQUI, Ch. (2000): "Les étapes de l'occupation sur la butte du Pla de Peyre, Creissels". *Vivre en Rouergue*. Cahiers d'Archéologie Aveyronnaise, 14, pp. 119-126.
- SCHNEIDER, L. et PAYA, D. (1995): "Le site de Saint-Sébastien-de-Maroiol et l'histoire de la proche campagne du monastère d'Aniane", *Archéologie Médiévale*, XXV, pp. 133-181.
- SCHNEIDER, L. (1996): *Monastères, villages et peuplement en Languedoc central: les exemples d'Aniane et de Gellone (VIII^e-XII^e s.)*. Thèse de doctorat. Université de Provence, 3 vols., 611 pp.
- (2001): "*Oppida et castra* tardo-antiques. A propos des établissements de hauteur de la Gaule Méditerranéenne". En *Les campagnes de la Gaule*

- à la fin de l'Antiquité, colloque international AGER IV. Montpellier, Antibes, pp. 433-448.
- SOLIER, Y. (1981): "Les épaves de Gruissan", *Archaeonautica*, 3, pp. 8-264.
- THOMAS, M. (1991): "Un site du haut Moyen Âge provençal: Saint-Jean-de-Taravon (Volonne, Alpes-de-Haute-Provence)", *Revue Archéologique de Narbonnaise*, 24, 1991, pp. 235-254.
- TREFFORT, C. (1996): *L'église carolingienne et la mort*. Lyon, 216 pp.
- TREMENT, F. (1999): *Archéologie d'un paysage. Les étangs de Saint-Blaise (Bouches-du-Rhône)*. Documents d'Archéologie Française, 74, 314 pp.
- VAN DER LEEUW, S. (ed.) (1995): *Dégradation et impact humain dans la moyenne et basse vallée du Rhône dans l'Antiquité*, I-II. Cambridge. Archaeomedes Project "Understanding the natural and anthropogenic causes of soil degradation and desertification in the Mediterranean basin", vol. 3.
- VAN OSSEL, P. et OUZOULIAS, P. (2001): "La mutation des campagnes de la Gaule du Nord entre le milieu du III^e s. et le milieu du V^e s. Où en est-on". En LODEWIJCKX, M. (dir.): *Belgian Archaeology in a European setting II*. Leuven, pp. 231-245.
- VIDAL, M. (1987): "La nécropole de Rivel à Venerques (Hte-Garonne)". En *De l'Age du Fer aux Temps Barbares*. Catalogue de l'exposition. Toulouse, pp. 155-158.
- WICKHAM, C. (2001): "Un pas vers le Moyen Âge? Permanences et mutations". En *Les campagnes de la Gaule à la fin de l'Antiquité*, colloque international AGER IV. Montpellier, Antibes, pp. 555-567.